Saint-Martin de Louvain, et plus généralement par les *Theologi Lovanienses* dans leur magistrale édition en dix tomes de 1577. L'auteur a mentionné avec soin la provenance des volumes et signalé pour certains d'entre eux les traces d'une activité érudite (cf. VIII/2, p. 66, 73-74, 113).

À mesure que progresse le catalogage, les renvois internes se multiplient, et le nombre des textes non identifiés est en nette diminution. À propos du sermon apocryphe « Misericordia, fratres carissimi, peccatorum est remedium » (VIII/1, p. 404), qui fut adapté dans trois textes différents en vieil-anglais, il aurait fallu renvoyer à J. R. CROSS, *A* Sermo de Misericordia *in Old English Prose*, dans *Anglia* 108, 1990, p. 429-440 (avec édition du texte latin aux p. 431-433). Le *De dignitate sacerdotum*, repéré dans trois témoins des XV^e^ et XVI^e^ siècles (VIII/1, p. 406-407), figure in extenso dans deux incunables imprimés à Paris (G.W. 2947-2948). Le texte attesté en Bruxelles, B.R., 219-21, f. 76v-77, XV^e^ siècle, n'est pas le *Sermo app.* 204, suivi d'une addition (VIII/2, p. 57), mais le *Sermo Casinensis* III, 116-117, dont l'incipit est identique. De même, le manuscrit de Leyde, Periz. Q 17, XII^e^ siècle, renferme aux feuillets 68v-69 non le « sermo 58 ad fratres in eremo », mais le numéro 75 de la même série, sous une rubrique d'ailleurs très énigmatique : « sermo Gelasii de contemplatione generis humani » (VIII/2, p. 263). Enfin, dans Namur, Société archéologique 23, f. 75r-v, a. 1411 (VIII/2, p. 214), un texte non identifié pour l'Ascension est l'une des rares copies connues du *Sermo* Lambot 25 (265 F), édité dans *Revue Bénédictine* 62, 1952, p. 97-100.

Une fois l'entreprise achevée, il est à souhaiter que le contenu des différents volumes soit enregistré sous forme électronique. Beaucoup de travaux deviendraient alors possibles sur les titres des œuvres, la formation et l'histoire des recueils, l'origine et la diffusion des pseudépigraphes. Les catalogues de ce type sont, en quelque sorte, les chantiers archéologiques des philologues.

François DOLBEAU.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

CLAUDIEN, *Œuvres*, tomes II, 1 et II, 2, *Poèmes politiques (395-398)*, texte établi et traduit par J.-L. CHARLET (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2000, (t. 1) LXXXVIII et 222 pages dont 100 doubles, (t. 2) 227 pages dont 140 doubles.

Une édition et une traduction françaises des œuvres de Claudien étaient fort nécessaires, en raison des multiples insuffisances du travail ancien de V. CRÉPIN; J.-L. CHARLET, qui a entrepris cette tâche en donnant dès 1991 une très belle édition traduite et commentée du *Rapt de Proserpine*, la poursuit avec ténacité en nous livrant ici les grands poèmes politiques des années 395-398, à compléter dans un tome III à venir par ceux des années suivantes ; il n'y aura plus alors (si l'on peut dire !) qu'à rassembler dans un tome IV les *carmina minora*, chaque tome apportant par ailleurs des compléments bibliographiques aux précédents. En attendant l'achèvement de ce monument, nous pouvons lire ici, dès à présent, la partie la plus originale de la production claudianéenne, où l'épopée rencontre le panégyrique ou le blâme en un mélange des genres réussi, typique de l'Antiquité

tardive et fort imité par la suite. Les poèmes édités dans ces deux volumes sont en effet le panégyrique de Probinus et d'Olybrius, les éloges d'Honorius pour ses troisième et quatrième consulats, les deux livres de l'invective contre Rufin, l'épithalame et les vers fescennins pour les noces d'Honorius et de Marie, enfin l'épopée sur la guerre contre Gildon, dans un ordre chronologique plus parlant que celui, fort variable, des manuscrits du *Claudianus maior*. C'est dire la richesse de ce travail, dont on ne pourra dégager que quelques aspects dans les brèves lignes qui suivent, mais dont on saura infiniment gré à l'un des tout meilleurs spécialistes d'un auteur difficile et capital.

Une introduction très complète, de quelque 80 pages, précise en plus de 25 pages le contexte historique de ces poèmes de circonstance, en comparant la version du panégyriste à celles que nous donnent d'autres sources, et en indiquant parfois les différentes versions d'un événement que propose Claudien lui-même au fil du temps; la datation de tel poème (*Ruf.*, *Gild.*) est discutée de façon serrée, originale et convaincante, avec un heureux mélange d'érudition et de bon sens. Suivent des considérations plus rapides, en 5 pages, sur les rapports entre « épopée panégyrique et panégyrique épique », deux genres évidemment proches et cependant distingués à juste titre chez Claudien par l'éditeur, à la différence de SCHMIDT, FO ou HOFMANN (on ajoutera KIRSCH; ces positions surévaluent la fonction des poèmes, au détriment de leur statut, déterminé par l'écriture et par une composition prioritairement ordonnée par la narrativité dans un cas, par la thématique dans l'autre); on peut simplement contester que « jusque-là les panégyriques étaient écrits en prose » (p. IX), ce que corrige d'ailleurs la p. XXXVII (« presque toujours ») avec les références de la n. 46 (auxquelles on ajoutera Optatianus Porfyrius). La spécificité des invectives par rapport aux éloges est également bien mise en valeur. L'introduction s'achève par un exposé de 40 pages sur la tradition manuscrite du *Claudianus maior* et du panégyrique sur le consulat de Probinus et d'Olybrius; il s'agit là d'un « maquis dans lequel il est assez difficile de se retrouver » (p. XLI). J.-L. CHARLET examine les suggestions de classement des précédents éditeurs et érudits, surtout BIRT, HALL et SCHMIDT, et conclut au caractère « hautement vraisemblable » (p. LIII) de « l'hypothèse d'une édition officielle et posthume des poèmes politiques et de circonstance de Claudien émise par BIRT ». Il distingue ainsi cinq classes, dans lesquelles il retient à chaque fois un manuscrit témoin, en y joignant quelques autres témoins utiles; ainsi aboutit-il à un total de 16 témoins, avant de passer à la tradition spécifique d'*Olybr.*, au sein de laquelle il est « difficile de faire un choix » (p. LXXIII). Il résulte de ces efforts un riche apparat critique semi-positif et fort lisible; pourtant il semble que quelques sigles en caractères fins résultent d'une mauvaise transcription du grec par le logiciel des Belles Lettres, comme tend à le suggérer l'assemblage de lettres incompréhensible de la ligne 6 de la p. LXXXV là où il faudrait lire le mot *psogos* en caractères grecs. — Une bibliographie de 8 pages apporte des compléments au t. I, de 1991, puis indique des études spécifiques sur chaque poème ici traité.

Ces poèmes sont ensuite édités et traduits dans l'ordre chronologique, comme on l'a dit, après une brève « analyse » qui en propose un plan commenté; quelques observations utiles peuvent se greffer sur ces considérations liminaires, comme les remarques sur l'usage tardif des préfaces élégiaques aux p. 29-30 du vol. 1 (voir en complément mon esquisse sur le sujet dans *Le texte préfaciel*, éd. par L. KOHN-PIREAUX, Nancy, 2000) ou la bibliographie sommaire sur l'épithalame antique du vol. 2, p. 55. Les principes de traduction (en vers blancs, variables selon le mètre latin) sont exposés p. VIII; l'entreprise impressionne par son ambition et souvent

par sa réussite, mais certains rythmes ne sont pas toujours faciles à percevoir en français, tandis que se posent des problèmes de disposition typographique, avec des rejets multipliés, et, çà et là, de précision : il arrive par exemple que tel hypallage, sans nécessité, ne soit pas respecté dans la traduction (ainsi en *3 cons. Hon.* 128-129, p. 42, *genitoris amico/exceptus gremio* rendu par « appuyé sur le sein/ d'un père aimant »). On notera aussi l'emploi de mots rares, quoique précis, par exemple « affins » pour *cognatis* (p. 76, v. 330), et l'on relèvera telle coquille, comme « dans (pour « sans ») l'âpreté des vents » (p. 23, v. 270). Il ne faudrait cependant pas bouder son plaisir pour ces vétilles : quel progrès par rapport à CRÉPIN !

Les notes, placées en bas de page ou rejetées en fin de volume, constituent en fait un véritable commentaire suivi par leur abondance et leur qualité. J.-L. CHARLET nous y livre force discussions textuelles et historiques, parallèles antérieurs et postérieurs, observations stylistiques et métriques, et renvoie à l'occasion aux arts figurés (le diptyque de Monza, vol. 2, p. 75, n. 1), tout cela révélant une admirable et confondante maîtrise de la poésie latine et de l'Antiquité tardive. Chaque recenseur apportera bien sûr son petit complément individuel : on pourrait par exemple considérer *Ruf.* 2, 402-403 comme une variation sur *Aen.* 12, 948-949 ; mais qui aurait la mauvaise foi de ne pas reconnaître à quel point, et combien commodément, l'éditeur synthétise ici les travaux de ses devanciers proches ou lointains, dont pas un ne lui échappe, en y joignant les fruits heureux d'une longue fréquentation personnelle de Claudien ? Quand on aura signalé la présence d'un utile *Index nominum* à la fin du vol. 2, on aura suffisamment dit à quel point est attendu le t. III des Belles Lettres, ainsi que le t. IV où figurera une étude prometteuse sur Claudien écrivain. Nul doute que l'*industria* de J.-L. CHARLET y pourvoie bientôt, mettant ainsi à notre disposition une édition de référence, ce qu'annoncent à l'évidence les volumes ici recensés.

Vincent ZARINI.

Histoire Auguste, tome IV, deuxième partie, *Vies des deux Valériens et des deux Galliens*, texte établi par O. DESBORDES et St. RATTI, traduit et commenté par St. RATTI (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2000, CVI-218 pages dont 34 doubles.

Une discussion détaillée du problème de la lacune, qui marque une interruption entre le récit de la mort de Gordien III (244) et le début de la *Vita Valeriani*, ouvre ce volume consacré à deux *Vies* brèves, mais essentielles à la compréhension de l'*Histoire Auguste*. Alors que l'examen de la tradition manuscrite ne permet pas de savoir si cette lacune résulte ou non d'une intention du biographe (O. DESBORDES, p. VII-XVIII), St. RATTI, après un état de la question, apporte de nouveaux arguments en faveur d'une fausse lacune (p. XIX-XXVIII). Tous les éléments essentiels du règne de Philippe (244-249) figurent dans le recueil, dispersés dans d'autres *Vies*, à l'exception de ses supposées convictions chrétiennes. Ensuite, le long débat sur la censure de Valérien, situé en 251, intervient après un échange de lettres concernant sa capture par les Perses en 260 et, placé à un moment de la biographie qui n'est pas le bon, fait figure de développement rhétorique et idéologique sur un thème politique d'actualité cher au biographe : le rétablissement de la censure dans les dernières années du IV^e^ siècle. Or, la fin de la *Vita Valeriani* laisse entendre, de manière trop insistante pour ne pas être

suspecte, qu'elle devait occuper un *uolumen* entier. Ainsi la lacune permet-elle de passer sous silence la capture de Valérien et d'éliminer la moindre référence à son *infelicitas* tout en en faisant un modèle de *censura*. Elle apparaît dès lors comme une riposte littéraire dans un débat politique et religieux. L'argument est fort et concorde tout à fait avec les habitudes du biographe, une « vraie fausse lacune » permettant de passer sous silence des événements embarrassants.

La *Vita Valeriani* a en effet pour but d'exalter la grandeur romaine, qui survit aux malheurs personnels de l'empereur, et le récit des faiblesses morales de Gallien doit se lire en contraste avec la biographie de Valérien ainsi qu'avec celle de Claude et de quelques-uns des « trente tyrans ». Une analyse détaillée de l'image de Gallien dans l'*Histoire Auguste*, ainsi que des raisons religieuses et politiques qui président à l'éloge de Valérien et au blâme de son successeur, fait apparaître un réel souci de la part de l'*Histoire Auguste* de ménager les milieux chrétiens, mais aussi le profond mécontentement de son auteur en face des réformes administratives de Gallien. Ce dernier, en attribuant les postes de commandement militaire et les gouvernements de province à des chevaliers, compromettait en effet gravement les carrières sénatoriales.

Un examen des allusions littéraires de la *Vita Gallieni* permet d'intéressants et nouveaux rapprochements avec Juvénal, montre l'influence possible de la lettre 22 de Jérôme à Julia Eustochium (384) et celle du *Panégyrique de Théodose* par Pacatus. Enfin, un parallèle entre le début de la *Vita Valeriani* et Ammien 17, 5, 14 (p. LV) pourrait constituer une réponse aux critiques de ce dernier contre le genre biographique. Ces rapprochements confirment la datation de l'*Histoire Auguste* dans les cinq dernières années du quatrième siècle communément admise à l'heure actuelle.

Pour écrire les deux *Vies*, le biographe disposait d'une source grecque, Dexippe, qui prend le relais d'Hérodien pour les événements qui vont de 238 à 270. À cette date, ce dernier fait défaut et Nicomaque Flavien entre alors en jeu. L'utilisation des abréviateurs Aurélius Victor et Eutrope ainsi que de leur source, la *Kaisergeschichte*, est certaine, mais l'*Histoire Auguste* ne manque pas de leur imprimer sa marque personnelle, déterminée par sa haine pour Gallien, ses convictions religieuses et son parti pris prosénatorial. Toutefois, les traces de la source grecque subsistent dans quelques notations positives sur la personnalité de Gallien.

Le texte établi par O. DESBORDES et St. RATTI à l'aide de onze manuscrits, tous collationnés à nouveaux frais (p. LXXIV), fait apparaître deux modifications dans la *Vita Valeriani* et vingt-trois dans la *Vita Gallieni* par rapport à l'édition de E. HOHL. Une liste (p. LXXVI) permet d'en prendre une vue d'ensemble.

On notera dans le commentaire fouillé (155 p. pour 27 p. de latin dans la collection Teubner) de ces deux textes des discussions très intéressantes, entre autres sur l'influence d'Ammien (p. 51) et sur les invasions gothiques (p. 108-109). Beaucoup de remarques portent sur le lexique et mettent une fois encore en relief le goût du biographe pour les raretés lexicales, ainsi que sa vaste érudition. Une réponse polémique à Lactance (*mort. pers.* 5, 5) dont St. RATTI a étudié l'influence sur l'*Histoire Auguste* dans un article à paraître dans le *Museum Helveticum*, transparaît derrière le motif récurrent de la capture impunie de Valérien et de l'indifférence de son fils en *Gall.* 9, 2 et 9, 5-7. Ce ne sont là que quelques exemples.

Les coquilles sont très rares (p. X, n. 9 : *U* est *Urb.* et non *Reg. lat. 414*; p. XI, n. 11, dernière ligne : lire *Trebellii* et non *Trebellius*; p. LI, dernière ligne : lire

« participer à ») ; on peut se demander, p. 138, n. 2, si le parallèle avec Virgile relevé déjà par R. SYME tombe vraiment sous le sens. Enfin, le commentaire à *Gall.* 5, 2 (p. 113) peut être complété par le renvoi à *A.E.* 1998, 1569 concernant Faustianus (signalée par M. FESTY).

Ce volume d'une grande qualité prend place dans l'édition en cours de l'*Histoire Auguste* pour la C.U.F.

Cécile BERTRAND-DAGENBACH.

MACROBE, *Commentaire au Songe de Scipion*, livre I, texte établi et traduit par Mireille ARMISEN-MARCHETTI (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2001, 200 pages dont 135 doubles.

Macrobe, une des sources fondamentales pour l'histoire du platonisme dans le monde latin, fait partie de ces auteurs encore mal aimés en France (il l'est moins en Italie), et l'indifférence actuelle, voire la méconnaissance du *Commentaire au Songe de Scipion* s'oppose au retentissement que l'œuvre a connu pendant dix siècles (du V^e^ au XV^e^ siècles).

Cette injustice est en grande partie réparée par l'entrée du *Commentaire* (livre I) dans la Collection des Universités de France grâce à la magistrale édition de M. ARMISEN-MARCHETTI. La négligence des Modernes s'explique en partie par la grande difficulté du texte et il faut savoir particulièrement gré à M. ARMISEN-MARCHETTI de sa traduction qui sait constamment allier clarté, précision et élégance. La lecture du texte est encore facilitée par le choix de l'éditrice d'établir un « argument analytique », sorte de table des matières qui dégage d'emblée l'articulation des différentes parties.

L'édition est très soignée. Les coquilles sont rares : par exemple, « métempsychose » pour métempsycose p. 160 (trois occurrences dans la note 211) ; il faut surtout relever, dans le texte latin *quo* pour *quod* en I, 3, 15, p. 15 l. 6 et *quam ante* pour *ante quam* en I, 13, 2, p. 71 l. 5-6. Les maladresses dans l'expression sont également peu nombreuses (« voire même », p. XII et LX ; « circonférence » d'un polygone, p. 194, n. 445). Si on cherche bien, on constate qu'ici ou là, le vocabulaire est imprécis ou inexact : ainsi γαλαξία (I, 4, 4, p. 18) c'est la Voie Lactée, le « cercle galactique » n'évoquant rien pour un lecteur moderne ; p. 37 (I, 6, 53), le mouvement en *latitudo* a été traduit par « largeur », alors qu'il s'agit du mouvement en latitude, c'est-à-dire en hauteur, de part et d'autre de l'écliptique ; p. 86 (I, 15, 10) *succedat* et *aduersa sit* renvoient, semble-t-il, aux positions de conjonction et d'opposition ; p. 111 (I, 19, 27), *transitum* désigne moins le « passage » que le mouvement direct des planètes ; la traduction de *sidus* par « astérisme » (p. 121, I, 21, 1-2) est discutable, de même que celle — trop précise — de *uertex* par « haut du crâne » (p. 127, I, 21, 23) ; enfin, en I, 21, 24 (p. 127), la position du Bélier dans le *thema mundi* n'est pas au méridien (*medium caelum*), mais au Milieu du Ciel, un des centres du cercle de géniture.

Les notes sont très érudites, parfois trop (cf. n. 31, n. 445 sur la valeur de π ou n. 457 sur le Zodiaque). Les effets d'écho entre les notes (par exemple n. 67 et 108, n. 478 et 480) reflètent en fait les reprises de mêmes thèmes dans le texte. Dans la note 261 ad I, 12, 1, les signes tropicaux sont situés traditionnellement (d'après les évaluations d'Hipparque) dans le Capricorne et le Cancer ; si « l'affirmation est erronée », comme l'ont noté les commentateurs depuis le Moyen Âge, c'est à cause de la précession des équinoxes — précision indispensable à donner.

Un grand nombre de notes offre des parallèles textuels exhaustifs et des hypothèses de filiation variées, dans la tradition de la Quellenforschung. Or, pour la partie scientifique, il est vraisemblable que Macrobe a eu moins recours à des textes authentiquement scientifiques qu'à des résumés comme celui de Théon de Smyrne, souvent cité, et dont le titre même de l'œuvre, *Expositio doctrinarum mathematicarum ad legendum Platonem utilium*, est significatif. En outre, un certain nombre d'expressions ou de définitions relèvent sinon du lieu commun, du moins d'un savoir hérité de l'école (cf. n. 73). Du reste, M. ARMISEN-MARCHETTI paraît pleinement consciente des limites d'une recherche systématique des sources : « Macrobe superpose à ses sources grecques sa propre culture latine » (p. 158, n. 192). Il est vrai que la personnalité de Macrobe transparaît assez souvent, et le grammairien en lui à travers son goût des définitions et des exégèses linguistiques (à propos des noms d'astres, cf. R. CALDINI MONTANARI, « Étoile, constellation et corps céleste dans les mentalités grecque et romaine », in *Les astres — Les astres et les mythes, la description du ciel*, Actes du Colloque international de Montpellier, 23-25 mars 1995, t. I, Montpellier, 1996, p. 245-262).

À lire le texte, on est frappé de ses redites (par exemple, I, 15, 7 // 20, 8 // II, 7) : est-ce à dire que le commentaire se réduise à une mosaïque d'extraits différents grossièrement suturés entre eux ? Sûrement pas, et les sources ont été choisies à dessein, en fonction d'un objectif déterminé. Lequel ? Que veut enseigner Macrobe à son fils (le texte est en effet lourdement didactique) ? Nous aurions aimé en savoir plus, en introduction, sur la méthode de Macrobe (esquissée n. 260) et sur sa pensée. De même, le choix des passages cicéroniens retenus pour le commentaire (p. LVI) n'est pas commenté, pas plus que leur cohérence. En tout cas, ces choix sont conscients ; l'organisation du texte obéit à un projet, à voir les nombreuses articulations. La plupart des passages scientifiques sont spécifiques de la « mathématique » platonicienne (arithmétique, géométrie, astronomie, musique) appliquée à l'explication du *Timée*. Il sont peut-être plus nombreux qu'on ne le pense : la mystique du nombre s'applique à l'astronomie, directement en I, 6, 48-60 et indirectement plus loin (I, 14, 21-22, 13) ; de même pour la « psychologie » au sens platonicien du terme : « il existe..., quatre genres de vertus, de quatre vertus chacun » (p. 51, I, 8, 5 : *Quattuor sunt... quaternarum genera uirtutum*), soit $4 \times 4 = 16$; tous ces développements enfin se rattachent au passage du *Timée* sur la création de l'Âme du Monde *in Tim.* 35b-36b. La (riche) tradition exégétique étroitement liée au *Timée* paraît être une source plausible, voire à privilégier, pour dégager le(s) modèle(s) de Macrobe, d'autant plus que ce texte a été souvent transmis au Moyen Âge accompagné du *Commentaire au Timée* de Calcidius ou des *Noces de Philologie et Mercure* de Martianus Capella — derniers témoins du platonisme latin (cf. E. JEAUNEAU, « L'héritage de la philosophie antique durant le haut Moyen Âge », in *La Cultura antica nell'occidente lat. dell'VII secolo all'XI sec.*, Spoleto, 1975, p. 19-54).

De surcroît, il est regrettable que, dans l'Introduction, un paragraphe spécial n'ait pas été consacré au style de Macrobe, à la place par exemple de la présentation des protagonistes du dialogue cicéronien (p. XXX-XXXII) qui ne présente aucun intérêt pour l'intelligence du *Commentaire*. Assurément, le texte de Macrobe est difficile, on l'a dit, et les images des premiers chapitres, si elles rendent la phrase encore plus complexe, sont cependant destinées à l'enjoliver. L'utilisation d'un lexique non classique (cf. *reatus* p. 73 l. 3, *accessio* p. 74 l. 22 ou *munitio* p. 125 l. 13) ne facilite pas non plus la lecture. En outre, certains choix entre différentes leçons des manuscrits sont expliqués, dans l'apparat critique, en liaison avec les

clausules (cf. p. 70 ad 13,1, p. 93 ad 17,3 et p. 104 ad 19,5). La prose de Macrobe est-elle une prose rythmée ? Il n'en est nulle part question.

Dernier point : la bibliographie. Sa richesse est incontestable. Néanmoins les éditions de références ne sont pas toujours les plus récentes, ainsi de l'édition de Calcidius (1975), de Censorinus (éd. O. JAHN, Hildesheim, 1965 et traduction par G. ROCCA-SERRA, Paris, 1980) ou de Martianus Capella (éd. J. WILLIS, Leipzig, 1983). Il manque le *De opificio dei* de Philon et surtout les textes de Porphyre : *L'antre des nymphes*, trad. Y. LE LAY, intr. G. LARDEAU, Paris, 1989, et *In Platonis Timaeum Commentariorum fragmenta*, A. R. SODANO, Naples, 1964. L'ouvrage de W. H. STAHL, *Roman Science* (Madison, 1962), ceux de J. PÉPIN, *Théologie cosmique et théologie chrétienne* (Paris, 1964, cf. index s.v. Macrobe), de P. HADOT, *Porphyre et Victorinus* (Paris, 1968) et de I. HADOT, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique* (Paris, 1984) devraient figurer dans la liste des ouvrages utiles à l'intelligence de l'œuvre.

Ces remarques ressortissent au genre de la recension. Elles ne doivent pas masquer l'excellence d'un travail approfondi et bien maîtrisé. Latinistes et historiens de la philosophie ont enfin une excellente édition à leur disposition. Il faut féliciter M. ARMISEN-MARCHETTI de cette remarquable édition qui nous fait attendre avec impatience le livre II.

Béatrice BAKHOUCHE.

QVEROLVS (AVLVLARIA), *Le Grincheux* (*Comédie de la petite marmite*), texte établi et traduit par Catherine JACQUEMARD-LE SAOS : Paris, Les Belles Lettres (C.U.F.), 1994, LXXIX-130 pages (1-74 doubles).

Même tardivement (on ne sait si cette négligence est le fait de l'éditeur ou de l'auteur), il faut saluer la naissance d'une excellente édition de la C.U.F. Depuis la publication rébarbative de L. HAVET en 1880, avec un texte dédoublé (HAVET avait remis en vers la prose des manuscrits) et un apparat illisible, cette comédie du début du V^e^ siècle n'avait guère attiré l'attention, malgré la qualité de la traduction, noyée dans les conjectures. Un chapitre un peu artificiel, mais sympathique de R. PICHON dans *Les derniers écrivains profanes* (1906), p. 217-242, c'est tout ; les manuels citaient l'œuvre en note, avec dédain. On s'étonne que les productions chrétiennes les plus insipides bénéficient d'un tel intérêt « scientifique », alors que ce texte drôle et vivant passe à la trappe. Il y avait donc une forte pente à remonter, du moins en France ; la réussite de C. JACQUEMARD est à mon avis totale.

Cette édition a eu la chance de profiter de la belle découverte de M. D. REEVE, en 1976, publiée sous un titre sibyllin : *Tricipitinus' son* (ZPE 22, 21-32), par allusion à l'épitaphe de l'urne qui contient le trésor. Trésor en vérité. Cette copie, conservée à Hambourg (*H, Scrin.* 185, XVII^e^ siècle) est l'œuvre d'un secrétaire de M. GUDE, bibliothécaire et bibliophile, S. SCIASSIUS (Schatz), exécutée à St-Remy de Reims en 1660, sur un manuscrit du IX^e^ siècle, qui devait brûler avec la bibliothèque en 1774. Son texte surclasse celui des sept autres manuscrits, même *V* du IX^e^ siècle : sur soixante-trois points, il permet de corriger la vulgate. L'édition JACQUEMARD est donc désormais la *seule* utilisable.

L'introduction, sobre et forte, donne toutes les informations sur les manuscrits, la comédie anonyme dédiée à Rutilius Namatianus, célèbre auteur du *De reditu suo* et préfet de Rome en 415, cette « réécriture » en pays gaulois, très originale, une comédie sans amour et sans femmes, de l'*Aulularia* (nouvelle « réécriture » au

XII^e siècle, par Vitalis de Blois), ce qui l'a fait attribuer à Plaute au Moyen Âge, le personnage de l'avare remplacé par un *dyskolos* à l'humeur chagrine (*Querolus*), une passionnante chasse au trésor conduite par des aventuriers et un esclave au nom parlant, *Pantomalus*, « tout-mauvais ». Des morceaux de bravoure, tel l'hymne à la nuit, où triomphent les esclaves à l'abri de leurs maîtres. Deux questions de forme sont abordées avec franchise et habileté : le problème des vers sous-jacents fragmentaires (clausules iambo-trochaïques : 80%), avec un suggestif tableau statistique fondé sur l'informatique. C'est moins radical que les restaurations de HAVET, mais cela reflète davantage la réalité. Deuxième point : la langue ; quelques bonnes remarques : c'est le latin du V^e siècle. Notons l'emploi presque sociatif d'*apud* avec *loquor*, qui se développera beaucoup plus tard en gallo-roman (a. fr. *od. o* « avec » ; on se reportera à un bel article dans L. CALLEBAT (éd.), *Latin vulgaire, latin tardif* IV, Hildesheim, 1995, 77-91) ; le néologisme *somniculor* 74 et 82 « sommeiller » (conservé en français) ou encore *anteluco* 68 « se lever avant l'aube », rétroformation d'*antelucanus*, adjectif dérivé hypostatique fondé sur *ante lucem*.

Ce livre complet, bien conçu (avec les index et concordances indispensables puisque la numérotation est nouvelle) a été merveilleusement servi par la méthode de l'éditrice (cf. sa contribution à Vitruve II, en 1999) et le talent de la traductrice. À quand son apparition dans un programme d'agrégation ? C'est tout de même moins ennuyeux que les *Tusculanes* !

Pierre FLOBERT.

Cambridge University Press.

SUETONIUS, *Diuus Claudius*, edited by Donna W. HURLEY (Cambridge Greek and Latin Classics) : Cambridge, Cambridge University Press, 2001, VIII-274 pages.

C'est une intéressante et solide édition de la *Vita Diui Claudii* de Suétone que nous présente D. W. HURLEY. Dans une introduction précise et concise, l'auteur, après avoir tracé un bref tableau de la carrière du biographe, indiqué les aspects caractéristiques des *Vitae Caesarum*, analysé leurs rapports avec le genre biographique, avec les biographies grecques en particulier, justifie son choix de la *Vita Claudii* et met en relief les traits les plus significatifs de l'œuvre. Elle souligne les aspects marquants de la personnalité de Claude, l'ambiguïté du personnage et le rôle qu'il a eu dans la détermination et l'évolution du concept de principat. Viennent alors quelques considérations sur les sources de Suétone dans cette biographie : à côté des textes littéraires, il faut prendre en compte la tradition orale et les souvenirs personnels. L'auteur s'attache ensuite aux aspects principaux du style du biographe, à son caractère bureaucratique, mais encore à des traits particuliers, comme l'emploi fréquent des formes participiales et des ablatifs absolus. Sont également soulignées la rigueur et la solidité de la biographie, qui apparaît plus dans l'organisation d'ensemble du récit que dans le développement propre de ses différentes parties. Cette introduction s'achève par quelques considérations sur la « fortune » de l'œuvre de Suétone, qui a été constante jusqu'à nos jours, mais particulièrement à l'époque de la Renaissance.

Le texte latin ne présente guère de particularités notables. En 27, 1, D. W. HURLEY n'a pas cru devoir adopter la leçon de Juste Lipse *Pompeiis puberem*, et il en est de même, en 30, 1, pour la correction *ei uerum* par Bentley du texte de

M, et ueterum. Pas de traduction, conformément aux règles de la collection, mais le commentaire y supplée largement, particulièrement dans les passages qui posent problème; les constructions et expressions difficiles y sont expliquées et traduites avec beaucoup de minutie. Ce commentaire s'efforce d'organiser au mieux un matériel disparate et de rétablir la chronologie là où cela apparaît nécessaire; il abonde en développements détaillés de caractère grammatical, linguistique, mais surtout historique et institutionnel; de fréquentes références sont naturellement faites à Dion Cassius et à Tacite; des intertitres aident opportunément à situer les différents points du développement et à indiquer leur contenu. Signalons aussi une étude attentive et précise des noms de personnes, que résument et complètent deux tableaux en fin de volume. Ce dernier est enrichi d'une utile et copieuse bibliographie d'environ deux cent quatre-vingts titres.

Bref, ce commentaire a toutes les qualités scientifiques et pédagogiques propres à offrir aux étudiants, mais aussi aux lecteurs plus confirmés, un excellent accès à cette biographie de Suétone.

J. HELLEGOUARC'H.

Sources chrétiennes.

HILAIRE DE POITIERS, *La Trinité*, tome I (livres I-III). Texte critique par P. SMULDERS (*C.C.L.*), Introduction par M. FIGURA et J. DOIGNON (†), Traduction par G. M. de DURAND (†), C. MOREL et G. PELLAND, Notes par G. PELLAND (*Sources Chrétiennes* n° 443) : Paris, Éditions du Cerf, 1999, 396 pages.

HILAIRE DE POITIERS, *La Trinité*, tome II (livres IV-VIII). Texte critique par P. SMULDERS, Traduction et Notes par G. M. de DURAND (†), C. MOREL et G. PELLAND (*Sources Chrétiennes* n° 448) : Paris, Éditions du Cerf, 2000, 483 pages.

Voici, quoique avec un peu de retard, l'annonce dans cette *Revue* d'une heureuse nouvelle : enfin la Collection des « Sources Chrétiennes » publie l'*opus magnum* d'Hilaire de Poitiers. L'imposante et austère somme du « Rhône de l'éloquence gauloise » (selon le mot, assez fielleux, de Jérôme) n'avait encore jamais reçu en français de traduction digne de ce nom (J. DOIGNON signale, t. 1, p. 170, une version parue, sans le latin, en 1981, dans la Coll. « Les Pères dans la foi », mais il en dit, dans un litote dont quiconque a vu cette version appréciera la charité, qu'elle « laisse à désirer »...).

L'entreprise occupera 4 volumes. Elle est le fruit de la collaboration d'éminents « hilariens », dont un allemand, l'abbé M. FIGURA; deux d'entre eux ne sont plus parmi nous pour constater de leurs yeux de chair le succès que rencontrera, n'en doutons pas, un travail remarquable.

(La présente recension porte sur les deux premiers volumes ensemble : car les questions que soulèvent le texte et la traduction sont évidemment identiques dans les deux tomes.)

En huit chapitres (I-V par M. FIGURA, qui les a initialement écrits dans sa langue; VI-VII par J. DOIGNON; le dernier, en deux pages, par les traducteurs, semble-t-il, ou la direction des « Sources ») l'Introduction envisage tour à tour : Hilaire et son ouvrage en leur temps (les controverses ariennes) et par rapport aux sources, la genèse du traité (date et titre) ainsi que la *dispositio* (ensemble et

détail) de ses 12 livres, les aspects doctrinaux, la place du *De Trinitate* dans l'œuvre d'Hilaire, la Bible et son utilisation, la rhétorique hilarienne, le texte latin, les principes de l'édition.

Les cinq premiers chapitres pointent bien problèmes et enjeux. Quant aux problèmes : la date (les livres I-III ont-ils ou non été écrits en Gaule, avant l'exil ? réponse négative, circonstanciée, et inspirée des travaux de M. SIMONETTI) et le titre (l'intitulé *De Trinitate*, traditionnel, est sans doute apocryphe : *De fide* plutôt — comme se nommaient aussi, mais M. FIGURA omet le rapprochement, d'autres œuvres de pareil sujet, dues à Grégoire d'Elvire, Ambroise, ou Novatien au siècle précédent ; probablement pas, même en sous-titre, *Contra Arianos* ; peut-être enfin rien du tout). Quant aux enjeux (théologiques), l'Introduction rappelle avec netteté la position équilibrée d'Hilaire, aussi sensible au danger sabellien (unitarien) qu'au péril arien (subordinatien) : le Gaulois (pour le dire plus carrément que ne fait M. FIGURA) devait cette sensibilité tant à sa formation latine, à travers Tertullien et Novatien, qu'à la fréquentation en Asie, durant l'exil, des évêques homéousiens, dont il avait reconnu (d'autres nicéens, comme Basile de Césarée, le feraient aussi) l'orthodoxie, mais une orthodoxie inconséquente, cette inconséquence tenant à la peur qu'ils avaient, justifiée dans son fond, mais excessive dans l'expression, de la confusion des Personnes divines. Il est permis aussi de formuler quelques réserves.

D'abord concernant le plan adopté. Au chapitre I le récit de la vie d'Hilaire et le survol de ses écrits (section 2) précèdent une présentation des querelles ariennes jusqu'au début des années 360 (section 3) : cette démarche rend peu compréhensible plus d'un renseignement sur la vie et l'œuvre, mainte allusion au climat doctrinal, qui ne s'éclairent que par la suite. L'examen des sources que contient le même chapitre aurait trouvé une place meilleure plus loin, dans un chapitre autonome, après celui relatif à la Bible. Que si l'on m'objecte que la structure ici suggérée pèche par son didactisme, je n'en disconviens pas ; mais je réponds qu'une Introduction en « Sources Chrétiennes » pas plus qu'en général aucune Introduction n'a pour mission de dérouter le lecteur par l'audace de son architecture...

Ensuite concernant le traitement des thèmes doctrinaux. M. FIGURA suit de près la thèse toujours fondamentale de P. SMULDERS, *La doctrine trinitaire de saint Hilaire de Poitiers*, Rome, 1944 (« Analecta Gregoriana » 32). Oublions quelques menues imperfections qui apparaissent au chap. III, et ailleurs : p. 35, imputer au subordinatianisme chez Novatien le fait que celui-ci (comme bien d'autres) voit dans le Christ le sujet des théophanies de l'Ancien Testament et estimer Hilaire indemne dudit subordinatianisme en oubliant que lui aussi tient les théophanies pour des christophanies (*Trin.* 4, 23 s. : cf. p. 62), c'est s'exprimer confusément et ne pas dégager avec assez de rigueur analogies et différences ; p. 86, « Forme de Dieu et image de sa substance » ne vient pas de *Col.* 1, 15, mais combine *Phil.* 2, 6 et *Hébr.* 1, 3 ; *passim*, l'appellation « semi-ariens » donnée aux homéousiens paraît, compte tenu, comme on l'a vu, de la rectitude foncière de leur croyance et de la sympathie d'Hilaire à leur endroit, une inutile maladresse (les « semi-ariens » ne sont pas plus des « moitiés d'ariens » que les « semi-pélagiens » ne devaient être des Pélage inachevés : ces qualificatifs, inventés le premier peut-être par Épiphane de Salamine, *Panar.* 73, le second à l'époque moderne, relèvent d'une mentalité polémique datée, prompte à flairer l'hérésie : les uns et les autres étaient des conservateurs, voilà tout). Plus sérieux : on aurait aimé lire une analyse terminologique et conceptuelle des mots clés structurant le vocabulaire doctrinal

du Pictave (*substantia*, *persona*, *unitas*, *unio*, etc.); le travail était facilité par l'existence de l'excellent « Index theologicus » que le même SMULDERS a adjoint à son édition du *C.C.L.* (t. 62A), et il aurait servi la traduction, comme on le verra.

Le texte latin est justement celui qu'a donné SMULDERS au *C.C.L.* 62 et 62A. Avec toutefois un certain nombre de modifications (62, pour être précis : ce qui est peu eu égard à l'ampleur de *Trin.*) : DOIGNON en dresse la liste, au chapitre VII de l'Introduction (§ 2 « Examen des modifications à apporter au texte de *C.C.L.* 62-62A »), avec toutes justifications estimées nécessaires. De ces modifications, il est difficile de définir une typologie, de dégager un esprit commun; du moins, sauf erreur, ne s'agit-il jamais de conjectures, mais de choix en faveur de tel(s) ou tel(s) témoin(s) important(s) ; et l'on ne peut y voir une application systématique du principe de la *lectio difficilior*. Quoi qu'il en soit, parmi elles une vingtaine me semblent sujettes à caution. Je n'ai pas la place d'examiner un à un ces quelque vingt lieux, ni même d'en donner les références. Trois observations cependant : 1) il n'est pas sûr que l'on doive corriger le texte de tel verset biblique cité par Hilaire pour l'harmoniser avec ses autres citations, même faites dans le proche contexte (5, 20; 8, 34); 2) les explications de DOIGNON sont souvent marquées par une redoutable tendance à la *breuitas* (2, 7 : la traduction fournie p. 289 ne clarifie en rien le raisonnement hilarien, dont il aurait fallu « démonter » l'obscurité en note); 3) il convenait de conserver deux particularités de langue : « deerint » (8, 1), futur étrange qui n'est pas mal attesté dans la tradition du passage, et n'est pas *stricto sensu* un hapax (M. LEUMANN, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Munich, 1963, p. 340, signale les formes *erint* et *aderint*); « unio » masculin (9, 19; chez Tertullien aussi, à qui d'ailleurs Hilaire sans doute le doit, ce substantif est souvent, sinon toujours, masculin).

Pour finir, la traduction. Les auteurs ont lutté pied à pied avec un latin bien dédaigneux, dans son abstraction, sa concision ou sa lenteur, de la facilité, et, s'ils n'ont pas toujours vaincu, du moins ont-ils droit aux honneurs du combat. Et qu'on me pardonne une confidence : rarement il m'a été donné de lire comme ici une traduction du latin avec une satisfaction, un plaisir point trop éloignés de ceux que procure l'original; même, en des endroits où certes la pensée par elle-même s'avère de toute beauté (je pense aux méditations du livre VIII sur l'Eucharistie : t. 2, p. 397 s.), le français arrive à communiquer beaucoup de l'émotion que crée le latin. Cela étant, le critique n'oublie pas sa raison sociale, et il trouve de quoi reprendre. Il n'est pas question de passer au crible 300 pages, ou à peu près, de version : j'ai dans les marges de mon exemplaire des suggestions de redressement, le plus souvent mineures, qui pourront figurer un jour, si la direction des « Sources » le désire, dans une liste d'« Errata et Corrigenda ». Seulement deux broutilles, entre cent, comme au hasard, et *uerbi gratia*, pour donner un aperçu : en 1, 2 (t. 1, p. 205), rendre *mortalium* par « mortels », et non par « hommes », car il s'agit d'un souvenir sallustéen (cf. *Iug.* 1, 3); en 1, 13 (p. 231), *ut* n'a jamais signifié « car », il est consécutif, simplement (Hilaire connaît-il même *ut* causal, avec subj.?). Surtout, une réflexion globale : plus que ne l'ont fait les auteurs, il s'imposait, à mon avis, d'être constant dans la traduction d'un même mot latin, de ne varier qu'à bon escient et en prévenant le lecteur soit par une note infrapaginale, soit dès l'Introduction, dans cette analyse du vocabulaire dont j'ai regretté plus haut l'absence. Cela par exemple vaudrait pour *ratio*, *ueritas*, *sacramentum*, et pour des termes encore plus centraux, ainsi ceux qui ressortissent à la famille de *gignere* (*Vnigenitus*, rendu le plus souvent par « Monogène », mais « Unique engendré » eût été préférable; à l'inverse, *innascibilis*, qui désigne le Père, eût été

mieux traduit par « innascible », car *ingenitus* apparaît aussi parfois, à qui il aurait convenu de réserver « inengendré »...). Il va de soi qu'une étude philologique d'Hilaire, une enquête lexicale, ne se mène avec sérieux que sur le latin. Mais il faut garder à l'esprit pour qui (théologiens, philosophes, historiens) nous établissons aujourd'hui nos traductions : malgré qu'en aient ces chercheurs, le latin pour eux est toujours second, et la traduction la première voie d'accès. Il importe que cette voie soit aussi lumineuse que possible, et prête aussi peu que possible à méprise. La présente traduction, avec toutes ses qualités, va bravement dans ce sens, et mes remarques ici n'ont d'autre souci que de l'aider, dans une commune admiration envers une grande œuvre qu'elle sert déjà si bien.

Paul MATTEI.

SULPICE SÉVÈRE, *Chroniques*, texte établi, traduit et commenté par Ghislaine DE SENNEVILLE-GRAVE (coll. « Sources Chrétiennes », n° 441) : Paris, Le Cerf, 1999, 538 pages.

Après avoir consacré sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université Paris-IV, aux *Chroniques* de Sulpice Sévère, Ghislaine DE SENNEVILLE-GRAVE en donne une édition commentée dans « Sources Chrétiennes ». Ce travail a été suivi, guidé ou corrigé par les professeurs Ch. PIETRI, J. ROUGÉ, J. FONTAINE. Le manuscrit a été revu avec une grande minutie par des membres de l'Institut des Sources Chrétiennes.

Dans les *Chroniques*, Sulpice Sévère retrace l'histoire du peuple juif, puis du peuple chrétien, depuis la création du monde jusqu'en l'an 400 de notre ère.

L'introduction nous renseigne sur l'auteur, l'œuvre et son public (titre, date de rédaction, histoire d'un genre : la chronique, destinataires), le projet de l'auteur, la théologie de l'histoire, les manuscrits et éditions. G. DE SENNEVILLE-GRAVE tente de cerner la personnalité de Sulpice Sévère, « marquée par un pessimisme désespérant qui le porte à la misanthropie », selon un jugement peut-être excessif. J. FONTAINE avait mieux fait la part des choses dans sa notice (Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, éd. J. FONTAINE, *S.C.* n° 133, Paris, 1967, p. 54-58), entre son instabilité intérieure, son extrémisme et ses outrances verbales dues à un expressionnisme en vogue à son époque.

À propos du titre, contrairement à l'habitude que nous avions d'appeler cette œuvre *la Chronique* (cf. A. LAVERTUJON, *La Chronique de Sulpice Sévère*, Paris, 1896-1899), G. DE SENNEVILLE-GRAVE restitue justement au mot *Chronica* sa nature de neutre pluriel, suivant ainsi Hydace, Gennade ou Grégoire de Tours ; Sulpice Sévère l'emploie d'ailleurs lui aussi au pluriel, lorsqu'il évoque les *Chroniques* antérieures. Cependant nous ne savons quel titre Sulpice a voulu donner à cette œuvre.

Il développe les thèmes des chroniques chrétiennes : antériorité de la religion chrétienne par rapport aux dieux païens, proximité de la fin des temps, invitation à l'ascétisme, millénarisme avec insistance sur la chronologie des 6 000 ans. Il nous livre un intéressant témoignage sur les idées du IV^e^ siècle, les progrès de l'arianisme en Occident, et constitue une source unique pour la connaissance du priscillianisme. Il doit beaucoup aux *Chroniques* grecques et latines antérieures, notamment à celle d'Eusèbe de Césarée qu'il a lue dans la traduction latine de Jérôme. Ses sources sont très riches. Elles comprennent les livres historiques de la Bible, les apocryphes, des auteurs chrétiens comme Tertullien, Hilaire de Poitiers,

Lucifer de Cagliari, Ambroise, Jérôme, Paulin de Nole, mais aussi l'historien latin Salluste, dont il imite le style et adopte la vision pessimiste de l'histoire, Tacite, Quinte-Curce, Justin. Ces sources font l'objet d'une étude très minutieuse et très éclairante. En revanche la composition est un peu laissée de côté.

Sulpice Sévère trace l'histoire événementielle d'un monde qui doit s'achever avec le sixième millénaire et dont les hérésies arienne et priscillienne lui font pressentir la fin. La symbolique de la semaine primordiale des six jours lui fait placer la bataille de Marathon 5 000 ans après la création, à l'ouverture du sixième millénaire, et donc du dernier jour de la semaine du monde. Il élabore ainsi une théologie de l'histoire.

Tout comme la précédente (HALM, *C.S.E.L.* 1, 1866), cette nouvelle édition se fonde sur le seul manuscrit conservé, *P*, un *Vaticanus Palatinus* du XI^e^ siècle, très lisible, et sur l'*editio princeps*, publiée à Bâle, en 1556 par Flacius Illyricus, fondée elle aussi sur *P*. Mais elle s'est enrichie des apports de HALM justement, et des propositions des savants des XIX^e^ et XX^e^ siècles : J. BERNAYS, Ch. BABUT, P. HYLTEN, J. FONTAINE (ses corrections, proposées lors d'une relecture de 1992, figurent notamment p. 118, 134, 170, 270). HALM avait entrepris un retour au manuscrit. Cette édition accentue très nettement cette tendance, préférant, en une cinquantaine d'occurrences, les leçons de *P* aux conjectures de HALM. L'apparat critique est présenté le plus souvent sous forme négative. L'apparat scripturaire mentionne un grand nombre d'allusions au texte biblique.

La numérotation en chapitres de cette nouvelle édition présente un décalage d'une unité avec celle de HALM, car l'éditeur a choisi de détacher le chapitre I sous forme de préface, comme le faisait l'*editio princeps*.

Dans la bibliographie il serait préférable de citer les éditions les plus récentes (par ex. l'édition de l'*Enéide* procurée par J. PERRET plutôt que celle d'A. BELLESSORT). Il est particulièrement dommage de renvoyer à la *Patrologie* pour le *De uiris illustribus* d'Isidore de Séville, alors que C. CODOÑER MERINO a fourni la première édition critique de cette œuvre en 1964 (*El « De uiris illustribus » de Isidoro de Sevilla*, Salamanque) et qu'il s'agit là d'un travail d'une importance capitale. Page 77 il manque l'année de publication de l'éd. HALM, *C.S.E.L.* 1 : 1866. Un ou deux titres nous ont semblé bizarres : *Dialogorum de uita Martini* éd. C. HALM, *C.S.E.L.* 1. Le titre serait plutôt *Dialogi*. De même l'édition Fontaine de la vie de saint Martin s'intitule *Vie de saint Martin* et non *uita Martini Turonensis episcopi*.

La traduction est claire et le plus souvent rigoureuse, à part quelques petits oublis. Le commentaire privilégie le récit des vingt dernières années des *Chroniques*. Le volume est doté de quatre index très utiles (index scripturaire, auteurs cités, noms propres, vocabulaire de la religion, de la chronologie, de l'État et des sources) et de huit tableaux chronologiques. Quelques coquilles demeurent : « Marmoutiers » p. 8, « christana » p. 49, « 53 chapitres » au lieu de « 52 » p. 65...

La publication de cet ouvrage de qualité est une importante contribution à la connaissance de Sulpice Sévère et des courants de pensée de son temps. Elle permet de se faire une idée plus juste et plus complète de cet auteur qui doit surtout sa gloire littéraire au succès de sa *Vita Martini*, déjà éditée dans la collection (n^os^ 133, 134, 135), en 1967-1969, par J. FONTAINE. Il ne restera plus désormais qu'à publier les *Dialogues*.

Sylvie LABARRE.

AVIT DE VIENNE, *Histoire spirituelle*, tome I (chants I-III), introduction, texte critique, traduction et notes par N. HECQUET-NOTI (Collection « Sources chrétiennes », n° 444) : Paris, Éditions du Cerf, 1999, 334 pages.

Issu d'une thèse de Doctorat de l'université de Genève préparée sous la direction de Fr. PASCHOUD, et soutenue en 1994 (les publications ultérieures ne semblant pas avoir été prises en compte pour l'édition), ce premier volume a bénéficié de l'assistance et des conseils suivis de J. FONTAINE. L'auteur débute par une bibliographie de 12 pages, présentée « à l'américaine », et répartie en trois rubriques classiques : les éditions du texte ; les études sur Avit ; des études générales.

L'introduction est riche de plus de 80 pages. Elle évoque d'abord Avit, né d'une illustre famille gauloise, et qui joua un rôle important dans les domaines théologique et politique au sein du royaume burgonde, surtout pendant son épiscopat viennois, entre 490 et 518 ; le lettré et l'évêque eussent gagnés à être plus largement situés dans le cadre tracé pour la Gaule par F. E. CONSOLINO dans *Ascesi e mondanità*. Sont ensuite examinés l'œuvre et son public : titre et date de composition (497-500), but du poème, à la fois « divertissement intellectuel » et « prêche versifié », mais pour un public restreint de fins lettrés ; le *De gestis* est alors inscrit parmi les épopées bibliques, où il se signale à la fois par la continuation et le renouvellement du genre (typologie christique appliquée à trois héros de l'Ancien Testament, Adam, Noé et Moïse ; unité des cinq chants d'une « épopée dont la structure narrative reproduit la trilogie de l'*Énéide* » (p. 45 : chants I-III = Adam, chant IV = Noé, chant V = Moïse), tandis que les souvenirs de Lucain (dont le poids dans la latinité tardive a été justement évalué dans un long article en deux parties de M. A. VINCHESI dans *Cultura e Scuola* en 1981) ne sont pas rares non plus en I-III) ; puis sont analysés comme facteur de l'unité signalée les parallélismes structuraux et les techniques narratives dans le poème (sur les questions d'imitation, la référence à REIFF gagnerait à être mise à jour, par exemple avec A. CIZEK) : discours (sans renvoi à LIPSCOMB, encore utile pourtant), transpositions d'épisodes, amplification, *excursus* ekphrastiques, mélange des tons et des genres (le psaume et l'hymne), exégèse figurative fondée sur l'Ancien Testament, à la différence de Juvencus, Sédulius et Arator (pour lequel un recours aux recherches de DEPROOST et BUREAU eussent enrichi l'analyse en n. 1 p. 58), mais à la suite de Marius Victor et de Dracontius, *excursus* exégétiques à valeur didactique et/ou symbolique, avec leur vocabulaire propre, *imitatio ueterum* (principales sources, imitations usuelles et intentionnelles ; on relèvera une bonne analyse, p. 71-72, de reprise contrastive entre *Gest.* 2, 277 sq. et Luc. 6, 403 sq., l'épisode d'Erichtho). L'étude du texte biblique utilisé révèle qu'Avit ne suit pas toujours la *Vulgate* et que le grec ne lui est guère familier. Viennent ensuite des remarques lexicales et syntaxiques (la notion de néologisme, p. 78, est un peu floue à mon sens), prosodiques et métriques (qui manifestent le traditionalisme du poète en général) ; enfin des observations sur la postérité d'Avit (vif succès de l'épopée dès la fin du VI^e^ siècle, forte présence dans les catalogues de bibliothèques aux IX^e^-X^e^ siècles) mènent tout naturellement à une présentation des manuscrits et de leurs deux familles (quatre anciens sont privilégiés : voir p. 102), et à une brève description des éditions (celle de L. MOROSI, pour le livre I, qui date de 1996, est malheureusement ignorée) ; le *stemma* est bizarrement placé ensuite, p. 105, et suivi de remarques sur la présente édition (élimination de l'apparat des *orthographica* non significatifs, et relevé des confusions les plus fréquemment attestées).

Chaque chant est précédé de l'indication de son plan, assortie d'un commentaire, au fil des sections ainsi dégagées, des sources bibliques et parallèles patristiques : ainsi apparaissent à la fois la fidélité et l'originalité d'Avit par rapport à ses modèles et « concurrents ». Le texte et la traduction sont assortis d'un index de parallèles classiques et tardifs, d'un bref apparat critique négatif, d'un index des sources bibliques et d'une riche annotation infrapaginale, propice aux discussions textuelles (généralement convaincantes : voir la n. 1 p. 156 sur *odoratum/ adoratum* en 1, 207 par ex.), mais surtout fondée sur une vaste connaissance des littératures antique et chrétienne, avec de nombreux renvois aux Pères, sans que soient pour autant oubliées les références requises à telle science spécifique comme la physiologie pour éclairer les très intéressants vers 1, 73 sq. par exemple (création du corps humain ; quelques renvois à la thèse de M. PERRIN sur l'anthropologie de Lactance eussent été les bienvenus). On regrettera cependant que certaines des autorités invoquées soient un peu anciennes : ne s'est-il vraiment écrit rien de plus récent sur l'astrologie chez les Gallo-Romains que tel article de H. DE LA VILLE DE MIRMONT de 1909 (au demeurant mentionné p. 182 comme « une série d'articles » et censément publié, d'après la p. 19, dans la *R.E.Aug.* qui n'existait pas alors, tandis qu'il doit s'agir de la *R.E.A.*) ? — Le latin d'Avit, même annoté, n'est cependant pas toujours facile à comprendre : aussi soulignera-t-on la qualité de la traduction, lisible et précise à la fois en général ; tout au plus pourrait-elle parfois reproduire plus fidèlement, sans nul détriment pour le français, l'ordre des mots et syntagmes en latin, signaler les ajouts, d'ailleurs pas toujours nécessaires, par des crochets obliques (comme pour « volonté <divine> », p. 131, pour rendre *uoluisse* en 1, 27), ou être çà et là un peu plus précise (ainsi en 1, 185 : « amour légitime » plutôt que « juste » pour *iusto amore*, ou au vers suivant « le souci de ses parents » plutôt que « l'inquiétude pour ses parents » pour *parentales curae*). Mais ce sont là vétilles. Plus gênantes sont de certaines coquilles, assez nombreuses, et dont on ne discerne pas toujours la cause : passe encore pour CURTIUS en 19676 (p. 16) au lieu de 1967, pour EHRLERS (*ibid.*) au lieu de EHLERS, pour « digresssions exégétiques » (p. 79), pour « le main de Dieu » (p. 129 n. 5) ou pour *agruka* (p. 143 n. 1) en grec au lieu de *aglura*, mais peut-on situer le *De doctrina christiana* au IV^e^ siècle (p. 27) ou classer les *carmina minora* de Claudien dans la poésie chrétienne (p. 66) ? Nul doute cependant que le lecteur saura par lui-même rectifier la grande majorité de ces bévues, qu'il appréciera à la fin du volume, pour leur richesse et leur utilité, l'index scripturaire et l'index des auteurs anciens, et qu'il sera comme moi reconnaissant à N. HECQUET-NOTI de donner d'un poème autrefois fort prisé une édition nouvelle, bien traduite et amplement annotée, dont on attend à présent le tome second et dernier avec impatience.

Vincent ZARINI.

Corpus christianorum.

ISIDORI HISPALENSIS, *Versus*, éd. José María SÁNCHEZ MARTÍN, *Corpus Christianorum* (Series Latina, T. CXIIIA) : Turnhout, Brepols, 2000, 274 pages.

Cette édition des *Vers* d'Isidore de Séville est destinée à remplacer celle de C. H. BEESON, publiée à Munich en 1913. Le chapitre le plus réussi est sans aucun doute l'étude littéraire (p. 35-100), qui révèle un authentique talent poétique chez Isidore. L'étude des sources, en particulier, est absolument remarquable : elle

confirme notamment l'authenticité de l'ensemble des poèmes (p. 45). Seule petite remarque : J. M. SÁNCHEZ MARTÍN (par la suite abrégé en J.M.S.M.) aurait pu rappeler (p. 55 n. 29 et p. 243) que l'œuvre morale attribuée par Isidore à Jean Chrysostome est aujourd'hui assignée à Arnobe le Jeune.

Après avoir été ébloui par une analyse littéraire extrêmement brillante, le lecteur risque d'être un peu déçu par le chapitre consacré à la transmission textuelle (p. 101-185). Un des aspects les plus complexes, mais aussi les plus intéressants, de la tradition manuscrite des *Vers* est l'existence de deux versions : l'une (β) comporte 15 poèmes, l'autre (λ) 24 ; il y a 12 *tituli* spécifiques à λ et 3 propres à β (voir tableau p. 151-152, où il faut corriger une erreur d'impression à propos des poèmes XIX-XX et XXII : β transmet seulement XIX). D'autre part, il y a 23 variantes β/λ (liste de 22 variantes p. 155-156, auxquelles il faut ajouter l'opposition *placeat prudentia / placeant uolumina* en VII, 5). J.M.S.M. juge, sans doute avec raison, que les deux versions sont authentiques et que β est antérieure à λ. Mais il exclut catégoriquement (p. 165) l'existence de deux rédactions : Isidore se serait donc contenté d'ajouter de nouveaux poèmes sans remanier son texte. Cela lui ressemble peu (il suffit de penser aux doubles recensions de la *Chronique*, de l'*Histoire des Goths*, etc.). Les variantes β/λ sont parfois très importantes et peuvent difficilement s'expliquer comme de simples erreurs de copie (I, 1 ; IV, 6 ; VII, 5 ; VIII, 2 ; IX, 2 ; XIII, 1 ; XIX, 10). En outre, λ est presque toujours correct métriquement, sauf en VII, 5 (en IV, 1, on peut admettre une certaine liberté dans la scansion des mots grecs : cf. p. 89). Au contraire, β est incorrect dans huit cas : I, 2 ; I, 3 ; IV, 6 ; VII, 1 ; VIII, 2 ; VIII, 3 ; X, 2 et XIII, 1. Il est donc tentant de voir dans β une première mouture encore imparfaite qu'Isidore aurait par la suite améliorée et augmentée (λ).

La théorie qui vient d'être esquissée n'est pas nécessairement juste (par exemple, le v. VII, 5, où β est correct et pas λ, est problématique dans le cadre de cette hypothèse) ; mais J.M.S.M. aurait dû au moins se poser le problème. Au contraire, il choisit, conformément à son stemma bifide, tantôt la leçon λ (I, 1 ; I, 6 ; IV, 1 ; IV, 2 ; VII, 5), tantôt la leçon λ (autres passages), et il rejette la variante alternative dans un apparat beaucoup trop encombré (par exemple, ni *Bur.* ni Ma^a, issus de Ma^b, ni R, copie de S, ne méritaient d'y figurer). En VII, 1, on ne sait même pas si le texte de β est *Agustine mentitur* (apparat critique p. 219) ou *mentitur Augustine* (introduction p. 155). En IV, 4, alors que β transmet *praeruptus... fui* et λ *praereptus... rui*, J.M.S.M. contamine les deux versions en éditant *praeruptus... rui*. Ce choix est d'autant plus étonnant qu'il est contraire à son propre stemma (*praereptus* est la leçon de λ et de T qui est une des deux branches de β).

Si l'hypothèse de deux rédactions était retenue, certains aspects du stemma seraient à revoir, notamment la place du ms. *I* : il s'agit peut-être d'un témoin contaminé (cf. p. 119). À ce propos, pourquoi J.M.S.M. écrit-il, p. 160, qu'*I* comporte la leçon *herbas* en XIX, 7, mais n'indique-t-il pas cette variante dans l'apparat critique (p. 229) ? Même discordance à propos du texte de Ma^b en I, 7 : *explicui* p. 158, mais *splicaui* dans l'apparat critique (p. 211). Plus généralement, les p. 155-160 sont peu claires, parce que J.M.S.M. met sur le même plan les variantes communes à plusieurs manuscrits qui sont conformes à l'archétype et celles qu'il rejette comme fautives : dans une étude stemmatique, seules ces dernières doivent être prises en compte.

En XXVI, 2, il édite *ferietur*, mais d'après le témoignage des manuscrits et le sens de la phrase, le subjonctif *feriatur* est préférable. En XI, 10, il interprète *potes* comme l'indicatif de *posse* (voir aussi p. 76), mais le contexte (*fonte... pocula* au

v. 8) incite à y voir le subjonctif de *potare* (avec abrègement du o en position atone du mètre, comme Isidore le fait en d'autres occasions : cf. p. 89) ; *Calliroen* est un accusatif COD de *potes* sous-entendu (« alors que tu bois de si grands crus, pourquoi <boire> Callirhoé ? »).

Cependant, pour ne pas finir ce compte rendu de manière négative et pour louer l'auteur comme il le mérite, il faut aussi signaler quelques améliorations au texte de C. H. BEESON : en II, 1 (*mundi alia*), XXII, 4 (*cyprus*) et XXVI, 1 (*qui uagus hic*). En V, 1, le choix de la leçon *me genitum Pictauis* est problématique, car il va à l'encontre de la grande majorité des manuscrits, mais c'est somme toute le moins mauvais. Et en XXVII, 1-3, J.M.S.M. a probablement eu raison de mettre entre *cruces* une portion du texte impossible à reconstruire.

Jacques ELFASSI.

Éditions diverses.

Die Frühen Römischen Historiker. Band I : *Von Fabius Pictor bis Cn. Gellius.* Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Hans BECK und Uwe WALTER (Texte zur Forschung Band 76) : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 384 pages.

Cet ouvrage est le premier des deux tomes d'une nouvelle « édition, traduction et commentaire » des textes des premiers historiens romains, intitulée *Die Frühen Römischen Historiker* (*F.R.H.*). Il contient les fragments de Fabius Pictor, Cincius Alimentus, Caton (*Origines*), Postumius Albinus, Acilius, Cassius Hémina, Calpurnius Pison, Sempronius Tuditanus, Fannius et Cn. Gellius. Son originalité par rapport à notre propre édition de la C.U.F. (Caton, *Origines*, 1986 ; *L'annalistique romaine*, t. I, 1996 ; t. II, 1999 ; t. III, à paraître), réside, selon les dires mêmes des deux auteurs, dans le fait qu'elle présente une traduction allemande et un commentaire historique et historiographique plus étendu que les notes que nous avions pu fournir dans le cadre qui était le nôtre (p. 7).

L'*introduction*, qui n'est pas une introduction générale aux deux tomes mais uniquement au tome I, fait le point sur un certain nombre de problèmes relatifs à ces historiens. Après avoir insisté sur l'importance de Fabius Pictor dans l'histoire de l'historiographie (p. 17-19), les auteurs dénoncent la théorie « évolutionniste » de Cicéron exposée dans le *De Leg.* I, 6-7 et le *De Orat.* II, 51-54 (p. 19-21), puis se penchent sur les modèles grecs des premiers historiens romains (p. 22-26), pour mieux montrer l'originalité de Fabius Pictor et de ses successeurs. Ils consacrent ainsi un long développement aux sources ou influences romaines : contexte et expérience personnelle, textes officiels, épopée (p. 27-44), abordent la question des titres — ou de l'absence de titres — des premiers ouvrages historiographiques (p. 44-47), avant de conclure sur une question : « Historiographie — ein Seitenzweig des geschichtlichen Gedächtnisses ? » (p. 47-50). Deux points de cette introduction n'ont pas emporté notre adhésion : d'une part l'affirmation que les annales des pontifes ne sauraient figurer dans une édition des premiers historiens romains car sans lien « génétique » avec les ouvrages littéraires (p. 35 ; 45) ; d'autre part la répartition en deux périodes, correspondant aux deux tomes, adoptée par H. BECK et U. WALTER pour l'ensemble de ces historiens. Les deux savants allemands se refusent à voir une unité entre les oeuvres de Fabius Pictor, Cincius Alimentus, Postumius Albinus et Acilius (p. 44-45) ; on peut leur rétorquer

qu'outre l'usage commun de la langue grecque (même si le recours à cette langue répond à des motivations différentes), les ouvrages de Postumius Albinus et d'Acilius se rapprochent davantage, de par leur contenu, de celles de leurs deux prédécesseurs, que de celles de leurs contemporains, Caton et Cassius Hémina, auxquels H. BECK et U. WALTER les associent sur un critère avant tout chronologique. Le choix de Coelius Antipater, premier auteur d'une monographie, comme « écrivain charnière » amorçant une diversification des thèmes et des genres, et sa place par conséquent au début du futur tome II, sont également discutables; on leur opposera le fait que l'œuvre de Cassius Hémina oscille déjà entre récit annalistique et monographie, et que les œuvres de Fannius et de Cn. Gellius placées par nos deux collègues dans le tome I, sont contemporaines, voire pour Cn. Gellius postérieure, à celles de Coelius Antipater. On déplorera par ailleurs que les problèmes liés à la transmission et à la fiabilité de ces textes fragmentaires, ne soient pas abordés.

Les *F.R.H.* ne sont pas une véritable édition de textes, comme le reconnaissent les auteurs eux-mêmes, qui sont des spécialistes d'histoire ancienne et non des philologues (p. 51). On cherchera donc en vain un apparat critique. Cette absence est parfois regrettable car le lecteur reste sur sa faim, lorsque H. BECK et U. WALTER signalent un problème d'établissement de texte en renvoyant... à l'apparat d'autres éditions (ex.: p. 252). Par ailleurs, dans le cas où le texte adopté était différent de la tradition manuscrite et de notre propre édition présentée comme édition de référence, il eût été bon, à défaut d'un apparat, de le mentionner dans le commentaire (ex. Postumius Albinus: *F.H.R.* 4, F 3; *edidit* au lieu de *dedit*). De fait, l'ouvrage proprement dit consiste essentiellement en une traduction et un commentaire des fragments de l'édition de la C.U.F. Les fragments retenus et la numérotation des fragments sont donc identiques, à quelques menues différences près. Manquent dans ce tome I, par rapport à l'édition de la C.U.F., les fragments des annales des pontifes pour les raisons énoncées plus haut, ainsi que les fragments de Fabius Maximus Servilianus et Vennonius, jugés trop peu nombreux pour être retenus (p. 51 n. 3). A également été exclu notre fragment FANNIVS frg. 9 (p. 51 n. 3). Trois fragments ont été ajoutés: CAT., frg. 3 Peter (= *F.H.R.* 3, F 1, 1a), que nous avions écarté car n'étant qu'un très vague commentaire du *proemium* des *Origines*; un fragment de Caton transmis par le *Paradoxographus Palatinus* 21 Giannini et retenu à juste titre (*F.H.R.* 3, F 2, 8a); SEMPR. TUDIT. frg. 8 Peter (= *F.R.H.* 8, F 8), qui n'apparaît pas dans l'édition de la C.U.F. car faisant partie du *Liber magistratuum* de cet auteur et non de son ouvrage historique. Le *texte* des fragments, limité à ce que nous avions nous-même appelé « sources principales » et excluant systématiquement les « sources secondaires », est généralement le même que celui de la C.U.F. Les quelques divergences entre les deux éditions portent essentiellement sur le découpage des passages de type « résumé-paraphrase »; elles sont surtout le fait des fragments de Calpurnius Pison (*F.R.H.* 7, F 6; 7; 17; 18; 28).

Si ces *F.R.H.* n'innovent guère en matière de texte, ils présentent cependant l'avantage de proposer une *traduction* allemande à la fois précise et élégante, ainsi qu'un commentaire, plus ou moins étoffé selon les fragments, et clair. Le *commentaire* est destiné prioritairement aux historiens, puisqu'il ne comprend aucune remarque philologique, stylistique ou littéraire. Il s'appuie sur un grand nombre de références renvoyant essentiellement à des ouvrages modernes au détriment, sans doute, de confrontations avec d'autres textes antiques. L'ouvrage s'achève par une concordance entre l'édition de H. PETER, *Historicorum Romanorum Reliquiae*, I^2,

Leipzig, 1914 (réimpr. avec add. bibliogr. de J. KROYMANN, 1966) et celle des *F.H.R.*, ainsi que par un index. La *bibliographie*, située en tête de l'ouvrage, est solide. Elle n'est pas exempte de quelques imperfections (p. 9 : Heurgon 1969 aurait mérité d'être cité dans une édition plus récente ; p. 10 : les *H.R.R.* ont été réimprimés en 1966 mais aussi en 1993 ; p. 16 : Walter 2001a renvoie à un Melville 2001 inexistant). On regrettera aussi les coquilles ou imprécisions, assez nombreuses dans les références contenues dans les notes des introductions relatives à chaque auteur ou dans le commentaire (ex. : « Cugosi », p. 148 n. 1 ; « Cugisi », p. 155, F 1, 1, au lieu de CUGUSI ; « Gansiniec », p. 96, au lieu de GANSZYNIEC, sans lieu d'édition de surcroît), et plus rares, dans le texte (ex. : p. 35 : annales des « pontifs » — en français dans le texte — au lieu de « pontifes »).

Ces quelques réserves n'entachent en rien le jugement que l'on peut porter sur cet ouvrage qui s'adresse à un public ne lisant pas forcément le latin et le grec dans le texte. Les reproches adressées dans l'avant-propos des *F.H.R.*, p. 7, aux *H.R.R.* de PETER (introduction en latin ; absence de traduction) n'ont pas lieu d'être ici. L'édition de H. BECK et U. WALTER intéressera sans aucun doute les historiens qui souhaitent aller directement, dans un premier temps, à un texte sommaire ou à sa traduction allemande, et à un commentaire historique ou historiographique, quitte à se tourner ensuite vers des éditions plus « philologiques ».

Martine CHASSIGNET.

TERENCE, *The Eunuch*, edited with translation and commentary by A. J. BROTHERS : Warminster, Aris & Phillips, 2000, VI-213 pages.

C'est la quatrième pièce de Térence que publient les éditions Aris & Phillips (après les *Adelphes*, l'*Heautontimoroumenos*, déjà dû à A. J. BROTHERS, l'*Hécyre*).

L'introduction, très didactique, fait le point successivement sur la Comédie Nouvelle ; le théâtre comique à Rome (atellane, mime, *palliata*, Plaute, les représentations théâtrales) ; la vie et l'œuvre de Térence ; Térence et ses critiques ; l'*Eunuque* et le rapport à Ménandre ; l'*Eunuque*, comédie romaine (étude de critique littéraire sur les personnages, l'amour, etc.) ; la tradition manuscrite. Le texte, l'apparat critique sont fondés sur les éditions antérieures, essentiellement LINDSAY-KAUER. Les passages sur lesquels l'éditeur s'écarte de la classique édition d'Oxford, y compris pour la ponctuation, sont notés p. 41. La bibliographie, très largement anglo-saxonne, ignore P. GRIMAL, H. HAFFTER (Darmstadt, 1967), pourtant consacré par une traduction italienne en 1969, d'autres encore. Elle est suivie d'une commode « List of Metres ».

La traduction, vive, moderniste, se lit avec plaisir, même si elle ne va pas sans paraphrase. Un exemple, la tirade de Parménon sur l'amour, v. 57 ss. :

Ere	*inimicitiae*	*bellum, pax rursum*
« Sir	being at daggers drawn	fighting like cat and dog, then living in peace again ».

Le commentaire, une cinquantaine de pages, précis et bien informé, est suivi d'un index général (courtesan/*meretrix*, Donatus, *ephebus*, running slave/*seruus currens*, etc.). Bref, un volume aux ambitions scientifiques limitées, mais qui atteint tout à fait le but qu'il se propose : aux étudiants, aux enseignants, à tout lecteur non seulement de l'*Eunuque*, mais du théâtre de Térence dans son ensemble, il offre un utile et plaisant instrument de travail.

Jacqueline CHAMPEAUX.

PSEUDO-CESARE, *La lunga guerra civile. Alessandria-Africa-Spagna.* Introduzione, testo critico, traduzione e commento storico-militare di Luigi LORETO (BUR Classici Greci e Latini): Milano, Rizzoli, 2001, 503 pages.

Une édition globale des trois œuvres mineures du corpus césarien était souhaitable. L. LORETO (*Il piano di guerra dei Pompeiani e di Cesare dopo Farsale [giugno-ottobre 48 a.C.]*) était de ceux qui pouvaient l'entreprendre. Celle qu'il en donne aujourd'hui arrive à point nommé pour relancer la discussion de problèmes controversés.

Les trois œuvres en question couvrent trois années de campagne. D'où le titre choisi par l'auteur qui en est redevable à L. CANFORA. Dans une *Introduction* aussi vigoureuse que dense, il s'interroge sur la nature de ces écrits dans lesquels, avec d'autres, il reconnaît des *commentarii*, c'est-à-dire des recueils de documents présentés à l'état brut ou presque et destinés à fournir la matière de monographies sur les guerres en question. Plus que d'auteur il faut donc parler pour chacun d'eux de rédacteur. Au demeurant Hirtius (*B.G.* 8, 1, 2) affirmait avoir achevé (*confeci*) un « commentaire » englobant la période qui allait de la guerre d'Alexandrie à la mort de César. Il déclarait ainsi avoir regroupé toute la documentation nécessaire à qui voudrait écrire l'histoire de ces conflits. *Confeci* doit donc s'entendre d'un point de vue quantitatif. Et si Suétone fait état de deux traditions quant à l'identité de ce rédacteur (Oppius ou Hirtius), L. LORETO n'a pas de peine à développer l'idée que ce que nous savons du premier le prédestinait à se voir à tort attribuer ce rôle. Nos trois *Bella* réunissent donc bel et bien un matériel documentaire en autant d'ensembles construits selon l'ordre des temps et celui des lieux. Sans doute venait-il en droite ligne des archives de César qui confia peut-être à son lieutenant le soin de le publier.

Le texte qui nous est proposé de chaque œuvre innove sur quelques points. Pour nous en tenir ici au *Bellum Africum*, c'est le cas en 12, 3 où, tout bien pesé, L. LORETO n'a pas tort de formuler l'hypothèse d'une lacune après le dernier mot plutôt que d'adopter la correction habituelle; en 19, 3 en deux endroits; en 29, 2 et en 33, 1 où il faut déplorer qu'il ne produise aucun argument à l'appui de son choix. La traduction nous a paru de bonne venue. Quant au commentaire qui meuble 150 pages du volume, la moitié en est consacrée au *Bellum Africum* et près d'un tiers au *Bellum Alexandrinum*. Mais même dans la partie qui a trait au *Bellum Hispaniense*, il projette sur le texte l'éclairage souhaité. De façon générale l'accent y est mis sur les considérations tactiques et stratégiques, sur les effectifs mis en ligne et sur les questions de topographie.

Bref, un travail bien conduit, même si l'on décèle çà et là quelque affirmation osée (cf. p. 33 où le rédacteur du *Bellum Hispaniense* est présenté comme « un ufficiale originario dell'intendenza »). Mais de rares bavures ne doivent pas faire oublier la solidité de l'ensemble et le brio de l'*Introduction*.

Jean-Claude RICHARD.

M. TERENTI VARRONIS, *Fragmenta omnia quae extant, collegit recensuitque* Marcello SALVADORE, Pars I Supplementum: Hildesheim, Olms, 1999, 138 pages.

Les fragments de Varron n'ont pas été recueillis globalement depuis Ausonius POPMA, en 1601; les textes ont été reproduits dans l'édition bipontine en 1788 et par BRUNETTI en 1874. On trouve aussi beaucoup de fragments pris aux éditions

antérieures dans la publication hâtive et dépourvue de références bibliographiques lancée par F. SEMI I-IV à Venise, chez Mékhitaristes, en 1965. C'est dire l'importance de ce premier volume divisé en plusieurs parties : fragments nouveaux ou négligés, localisés et non localisés, suivis de fragments douteux, d'un appendice sur les *Hebdomadae* (après CHAPPUIS), des mentions faites par PEROTTI dans le *Cornu copiae*, d'une collection de *loci similes*, d'un index des sources.

L'auteur a passé au peigne fin les collections anciennes et vérifié scrupuleusement les références jusqu'en plein Moyen Âge comme en témoigne la présence de Bède, Raban Maur, Gerbert d'Aurillac ou les *artes* carolingiennes. Au total ce *Supplementum* compte 282 numéros. Remarquons seulement que l'on se trouve souvent en pays de connaissance, car les fragments de Censorin et de s. Augustin ont été seulement remodelés, avec l'élargissement de la source : 2 = *Antiq. div.* 63, 206 et 263 Cardauns. Les témoins grecs : Denys d'Halicarnasse, Plutarque figurent avec les autres. Beaucoup de gloses sont donc à ajouter au très bon recueil de FUNAIOLI. Un *index uerborum* aurait été utile, car la matière est éparpillée en fonction des *auctores* et de la nouveauté plus ou moins grande. On ne nous dit rien des volumes suivants : les ouvrages fragmentaires de Varron seront-ils tous réédités ? Travail colossal... Un classement morphologique serait utile, au moins sous forme d'index : genre (5 *vadus*, 26 *curriculum*), voix (82) ; etc. Quelle est la valeur philologique de PEROTTI ? En tout cas le gain est appréciable, même s'il n'est pas toujours facile de trouver son bien : il faudrait rassembler *toutes* les gloses, nouvelles ou non. Attendons la suite avec confiance.

Pierre FLOBERT.

VERGIL, *Bucolica. Hirtengedichte*. Traduction, notes, commentaire et épilogue par Michaël von ALBRECHT : Stuttgart, ed. Philipp Reclam jun., 2001, 285 pages.

L'ouvrage s'ouvre sur une édition critique du texte latin accompagnée de la traduction allemande en vis-à-vis. Ce n'est que dans l'appendice qui suit immédiatement la dixième églogue que l'on trouve, dans le chapitre « commentaire interprétatif », deux pages consacrées à la tradition manuscrite et aux choix éditoriaux. L'éditeur des *Bucoliques* explique que le texte est bien connu et qu'il n'utilise que des manuscrits des IV^e^ et V^e^ siècles que les éditeurs s'accordent à considérer comme les meilleurs témoins.

La traduction est accompagnée de nombreuses notes de bas de page qui apportent un éclairage tant sur la mythologie ou les noms propres que sur les événements historiques et facilitent ainsi la lecture.

À partir de la page 95, l'auteur commente successivement chacune des églogues en s'attachant à la placer dans une perspective littéraire qui fait apparaître l'héritage grec parvenu à Virgile et notamment les *Idylles* de Théocrite. M. von ALBRECHT fait également apparaître, lorsque cela lui semble utile, la construction de l'églogue afin de la comparer avec telle ou telle idylle. Il soulève des problèmes à la fois historiques, religieux ou littéraires qu'il traite de façon savante et claire sans négliger la psychologie des personnages. Dans la conclusion générale à ce commentaire, l'auteur replace les églogues dans la chronologie littéraire et envisage l'œuvre du point de vue poétique. Il aborde notamment les rapports que l'on peut établir entre les poèmes de Virgile et le premier livre des *Satires* d'Horace ou les *Élégies* de Tibulle.

A ce commentaire succède (p. 227) un index des noms propres puis (p. 237) une bibliographie qui distingue les éditions, les traductions, les ouvrages généraux sur les *Bucoliques* et les ouvrages spécifiquement consacrés à chacune des églogues en particulier. Le volume s'achève (p. 263 à 285) par un épilogue consacré à la vie et à l'œuvre de Virgile qu'il envisage dans son ensemble, mettant en lumière aussi bien l'arrière-plan historique que les aspects stylistiques et la langue de Virgile.

Cette édition, aisément maniable, contribue à faciliter l'accès aux *Bucoliques* en présentant clairement et avec beaucoup d'érudition toutes les questions que soulèvent le texte.

Anne RAFFARIN.

Nicholas HORSFALL, *Virgil, « Aeneid 7 ». A commentary* (Mnemosyne, Suppl. 198) : Leyde, Brill, 2000, XLIV-567 pages.

À N. HORSFALL les lecteurs de Virgile sont déjà redevables de deux ouvrages, *Virgilio. L'epopea in alambicco* (Naples, 1991), et le *Companion to the study of Virgil* dont il fut l'éditeur chez Brill (Mnemosyne, Suppl. 151), en 1995. Le projet de ce troisième livre est contenu dans le titre : c'est un commentaire, et rien d'autre, issu de la thèse de l'auteur (D Phil. d'Oxford, 1971), après un long mûrissement dont il sort métamorphosé. Mais le résultat est prestigieux. On n'y cherchera pas une édition critique, une de plus. Le texte « standard » du chant VII y est donné sans apparat critique ; seul le sigle T indique en marge un problème de critique textuelle, qui sera traité dans le commentaire. Pour le reste, le lecteur est renvoyé aux éditions de référence, MYNORS (Oxford Class. Texts), GEYMONAT (Turin, 1972). On eût aimé, cependant, trouver quelque part les sigles des manuscrits, dont la liste, même succincte, eût facilité la lecture de ces discussions relatives à l'établissement du texte. Quant à J. PERRET, nommé p. XXXIV, il est tenu à distance respectueuse. Une traduction est jointe, moins pour venir en aide au lecteur, latiniste averti, que, en quelque sorte, par hygiène intellectuelle : elle oblige le commentateur à préciser le sens, d'abord pour lui-même.

L'introduction traite successivement de la composition (tripartie) du chant ; puis des sources, parmi lesquelles N. HORSFALL souligne en particulier l'influence de la tragédie grecque, d'Eschyle à Euripide, et le poids des sources érudites en prose, de Caton à Varron ; ensuite, du texte, des commentaires antérieurs et de la bibliographie. Cette dernière est amplement internationale, comme on peut l'attendre d'un chercheur britannique résidant en Italie.

Le volumineux commentaire de 485 pages prend en compte tous les aspects de la poésie virgilienne, philologiques, antiquaires, esthétiques. Langue, style, religion, topographie de l'Italie primitive y sont analysés. C'était, déjà, l'orientation de *L'alambicco* publié en 1991 : l'épopée virgilienne est une quintessence savante qui chatoie de mille reflets. L'auteur est aussi à l'aise dans l'analyse littéraire, celle du *locus amoenus*, de l'*ecphrasis* ou de l'épisode alexandrin du cerf apprivoisé, choyé par la jeune Silvia, que dans la discussion érudite sur les oracles par incubation.

Le chant VII, avec l'oracle de Faunus, le lac d'Ampsanctus, la reine Amata, le catalogue des guerriers et sa dernière figure, la merveilleuse Camille, est un domaine de rêve pour le spécialiste de l'Italie primitive. Le savoir de N. HORSFALL s'y déploie largement. On ne lui cherchera pas querelle sur tel ou tel point particulier : dans la savante discussion sur le prodige des abeilles, le propos eût été

plus clair si l'on avait reconnu dans les abeilles, régies par un « roi », un signe monarchique ou un signe de pouvoir. Je m'étonne de l'affirmation de la p. 135, au v. 150 : « it is the stream, not the spring that is important in Roman cult ». C'est oublier le culte rendu à Fons, la fête des *Fontinalia*, l'affirmation célèbre de Servius, pourtant citée p. 99 (v. 84) : *nullus enim fons non sacer*.

La science de N. HORSFALL est aussi plaisante que profonde : ainsi la discussion à la fois technique et humoristique sur les *liba* (v. 109) ou l'audacieux, mais exact « boomerang » (*cateia*) du v. 741. Trois index complètent ce monumental ouvrage : anglais (en fait un index général), latin (*uerborum*), des noms propres. Tous trois sont des mines de trésors à exploiter.

On a plaisir à saluer l'extrême richesse de ce commentaire, qui prendra place auprès de ses illustres devanciers, exactement entre ceux de NORDEN et de EDEN, pour les chants VI et VIII.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Margarethe BILLERBECK, *Seneca. Hercules Furens, Einleitung. Text, Übersetzung & Kommentar* : Leiden-Boston-Köln, Brill, 1999, XXIX - 727 pages.

Ce volumineux ouvrage constitue l'aboutissement réussi d'un travail de longue haleine : l'ensemble confirme le rappel liminaire de l'auteur (p. X) sur ses vingt années de fréquentation des tragédies de Sénèque. M. BILLERBECK a trouvé avec *Hercule furieux* le point de convergence entre ses recherches sur la philosophie et ses travaux sur la langue poétique. L'ouvrage comprend une introduction de 89 pages, précédée d'une impressionnante bibliographie, un établissement du texte accompagné d'un apparat critique et d'une traduction, puis un commentaire linéaire minutieux de 432 pages, qui constitue la part du lion dans ce travail, un appendice sur les chœurs anapestiques et des index.

La bibliographie est aussi complète dans le domaine littéraire et dramaturgique que sur les questions de paléographie et d'histoire du texte. M. BILLERBECK connaît mieux que quiconque les travaux d' O. ZWIERLEIN, largement cités et exploités et de J. G. FITCH, dont on connaît l'importante édition d'*Hercule furieux* (1987). Les choix bibliographiques laissent entrevoir les orientations du travail : rigueur et précision scientifique mais aussi intérêt marqué pour l'histoire des formes littéraires et de l'esthétique. L'auteur fait preuve d'une préférence marquée pour les travaux allemands et anglo-saxons. On note l'absence, sans doute intentionnelle, de certains travaux (notamment français) à tendance anthropologique. On regrettera un peu de ne pas voir figurer, dans un travail qui se voudrait exhaustif, certains articles de P. GRIMAL, ou des ouvrages de base comme le *Traité de sylistique latine* de MAROUZEAU. Plusieurs travaux italiens auraient également pu être utilisés, notamment ceux du séminaire de Palerme consacré à la tragédie antique.

L'introduction aborde les questions essentielles : le mythe de la folie d'Hercule (systématiquement retracé avec toutes les références), la relation qu'entretient la pièce avec son modèle grec, l'*Héraklès* d'Euripide, l'interprétation philosophique de la figure d'Hercule, où le sens stoïcien est mis en lumière, autour des notions de *uirtus* (soulignée par FITCH), de *uictor* et de *pacator mundi*, figures-clefs en philosophie politique. Mais, évitant une *interpretatio Stoica* trop rigide, M. BILLERBECK insiste aussi sur l'interprétation littéraire du personnage, ce qui lui inspire, à propos de cette tragédie, un développement intéressant d'histoire de la critique. Se refusant à une *retractatio* de questions déjà abondamment traitées, elle

renvoie fréquemment à des travaux antérieurs et fournit l'essentiel de la matière dans les notes ou dans les remarques du commentaire. Cela confère au corps même du texte un caractère un peu sec, en donnant aux notes de bas de page l'aspect d'un commentaire « bis », plus érudit.

Le texte établi par M. BILLERBECK, son apparat critique, ses discussions minutieuses des leçons manuscrites dans le commentaire comme son exposé d'introduction sur l'histoire du texte révèlent la précision du travail paléographique. Le développement consacré à GRONOV et à sa collation de l'*Etruscus* témoigne d'une connaissance vivante de l'histoire du texte à laquelle l'auteur contribue. M. BILLERBECK suit la voie ouverte par son prédécesseur allemand, O. ZWIERLEIN, qu'une extrême rigueur philologique et paléographique détachait du culte du *codex optimus*, l'*Etruscus* (E) pratiqué par GRONOV et LEO. Elle conserve toutefois une grande indépendance de jugement, autant par rapport aux travaux d'AXELSON et de ZWIERLEIN que par rapport à ceux de J. FITCH et à sa réflexion sur les limites du positivisme et de la normalisation dans l'édition des textes (*Classical Philology*, 1989). Aucune des deux familles de manuscrits, A ou E, n'est privilégiée *a priori*, chaque leçon faisant l'objet d'un raisonnement spécifique. Plusieurs conjectures et leçons de FITCH sont abandonnées après discussion (v. 321 *abît(A)*; v. 1028 *pectori*, v. 1068 *astriferae*; v. 1312 *letale* (mss) ...). Quoique ce travail s'inscrive clairement dans la tradition philologique, l'auteur conteste aussi plusieurs corrections et conjectures de ZWIERLEIN (v.113, *pater* justifié par six pages dans le *Kommentar* du savant alors que M. BILLERBECK, comme FITCH, conserve *precor*; ou la reconstruction du mécanisme de l'erreur expliquant *tota...ethna*, v. 659-660, par un *toto...orbe* initial et dont M. BILLERBECK ne tient pas compte). Si elle justifie souvent ses choix et ses corrections en fonction des habitudes stylistiques de Sénèque et des parallèles littéraires, elle n'utilise pas ces derniers aux dépens du sens et abandonne plusieurs leçons ou conjectures normalisantes de ZWIERLEIN (qui rejoignaient parfois l'interpolateur de A) : certaines lectures *a priori* suspectes sont restituées avec justesse sur la base d'un raisonnement litttéraire ou paléographique (v. 625 *nobilem* à propos du sens de *truncus* « massue » ; v. 104 *uitiatae* (E) ; v. 1103, *uictrice*, justifié par l'ironie tragique...). D'autre part, l'apparat critique est, dans l'ensemble, plus clair que celui d'O. ZWIERLEIN. La qualité essentielle de cette édition est la prudence : l'auteur ne propose pas de nouvelles conjectures, mais travaille à partir de conjectures anciennes qu'elle argumente judicieusement (427 *effare potius quod...*, 553 *sidere*, 687 *hinc...illinc*, 960 *negarit*, 1065 *caecam*, 1208 *uacat cur* corr. paléographique). Dans les cas désespérés (v. 20 *nuribus sparsa?*, 1068 *Astraeae?*), elle renonce aux fausses certitudes en maintenant une *crux*.

Le commentaire se fonde sur une étude minutieuse et systématique de la langue, des effets littéraires, conventions et *topoi* divers. M. BILLERBECK traite le texte de Sénèque comme un maillon important de l'évolution littéraire depuis les auteurs augustéens (Virgile et Ovide occupent une place considérable dans les citations) jusqu'aux auteurs d'époque flavienne. Elle ne fournit pas de synthèse littéraire dans l'introduction : si cela se justifie, sans doute, par la teneur de ses travaux antérieurs consacrés à ces questions, le lecteur reste dans l'attente d'une analyse de l'effort de création littéraire de Sénèque. On regrettera que l'examen des questions métriques se limite à un excursus sur le traitement des anapestes, qui ne saurait apporter, en ce domaine où rien n'est sûr, de solution définitive. Un *conspectus metrorum* eût été utile (l'auteur le jugeait-elle superflu après le travail d'O. ZWIERLEIN ?) de même qu'un relevé de certaines particularités prosodiques et métriques : pour le trimètre, la base était fournie par J. SOUBIRAN, *Essai sur la ver-*

sification dramatique des Romains, Paris, 1988 (v. 995 et 1163 pour la rareté des mots dactyliques en début de vers; v. 11 et 92 sur le carac-tère exceptionnel des mots longs finaux et leur scansion; v. 495, 652, 1042 sur la rareté des fins de vers où la disposition implique une coïncidence entre temps marqué et syllabe tonique....). À défaut d'une synthèse, quelques remarques *ad loc.* pouvaient être insérées dans le commentaire utilisant, outre l'ouvrage précédemment cité, un important article du même auteur (*R.É.L.*, 42, 1964) qui aurait permis sur *serpentium* (v. 218) et *caelestium* (v. 516) un commentaire plus intéressant que l'accumulation de références sur les génitifs pluriels en *ium/um*.

Nous avons affaire au plus long commentaire actuellement publié sur une tragédie de Sénèque. L'ouvrage pouvait peut-être subir, sans trop de dommages, quelques allègements. L'excursus passionnant mentionné plus haut, consacré à la collation GRONOV, avait déjà fait l'objet, en 1997, d'une publication en français sous une forme à peine différente (Mélanges A. SCHNEIDER, *Nomen Latinum*, ed. D. KNOEPFLER), publication à laquelle l'auteur pouvait renvoyer. Sans doute M. BILLERBECK a-t-elle souhaité rendre accessible à des lecteurs allemands l'ensemble de ses recherches. D'autre part, le lecteur non spécialiste restera un peu gêné par la forme souvent allusive, tant du commentaire que de l'introduction, où l'on renvoie à une bibliographie parfois difficile d'accès. Il s'agit, pour conclure, d'un travail d'érudition extrêmement précieux qui s'imposera sans aucun doute comme édition de référence. Le refus de toute vulgarisation du propos et de toute banalisation en fait un outil à l'usage du chercheur initié, averti des questions que peut soulever un texte finalement assez peu connu comme *Hercule furieux*. Mais l'édition de FITCH conserve tout son intérêt.

Marie-Hélène GARELLI-FRANÇOIS.

QUINTILIANO, *Istituzione oratoria*, vol. quarto, libri X-XII, a cura di Simone BETA (Oscar classici greci e latini, 133) : Milan, Mondadori, 2001, VII et 418 pages.

Un résumé plus que sommaire des livres X-XII de l'*Institution Oratoire*, un texte qui est (sans que ce soit précisé dans ce volume) celui de WINTERBOTTOM (Oxford, 1970), une traduction, des notes réduites à l'indispensable (références des citations, identification des œuvres et des personnages, éclaircissement des allusions — moins de 400 au total) : on se demande d'abord si un tel livre mérite d'être recensé dans cette revue. Il s'agit pourtant d'un travail honnête et sérieux : la traduction de S. BETA, peu soucieuse de conserver la concision de l'original, vise avant tout à la clarté — ce qui, dans le cas de Quintilien, est une vertu assez rare; les choix de traduction pour les *loci desperati* (en particulier dans la lacune des meilleurs manuscrits, XI, 1, 71-XI, 2, 33) sont indiqués avec précision. Si on ajoute le prix très modique et l'élégance de la présentation, il est clair que ce livre a avant tout sa place dans la bibliothèque de l'étudiant et de l'homme cultivé, mais que le spécialiste aurait bien tort de le dédaigner.

Fernand DELARUE.

APULEIUS MADAURENSIS, *Metamorphoses*, book X. Text, Introduction and Commentary by M. ZIMMERMAN : Groningen, Egbert Forsten, 2000, 487 pages.

Était parue en 1995 chez le même éditeur une édition commentée du livre IX des *Métamorphoses*, procurée par une équipe de cinq universitaires néerlandais

(dont Maaike ZIMMERMAN), membres du Groupe de recherches sur le roman antique de Groningen (cf., dans *R.É.L.* 73, p. 270-271, la recension de Géraldine PUCCINI). La présente édition du livre suivant ne résulte plus d'un travail d'équipe, puisqu'elle n'est signée que du dernier des cinq noms ci-dessus évoqués. Après une introduction qui étudie avec beaucoup de clarté, dans la perspective narratologique qui est celle du Groupe, les différents problèmes que pose le livre X en lui-même et dans ses rapports avec les autres livres du roman, vient le texte, qui est fondamentalement celui de l'édition Teubner, procurée par HELM en 1931 (liste des divergences p. 35), et que suit un commentaire d'un volume considérable, puisqu'il ne totalise pas moins de 365 pages, le texte lui-même n'en comptant que 15. Dans ce commentaire, chaque phrase du texte est reprise et suivie de sa traduction, aussi littérale que possible (il s'agit en effet, est-il précisé p. 33, d'une « traduction de travail » et non d'une « traduction artistique »); après quoi la phrase fait l'objet d'une véritable « explication de texte », qui fait un sort à chaque mot ou presque et recherche manifestement une exhaustivité que l'on peut juger excessive ou superflue : un commentaire se doit d'éclairer les difficultés du texte et d'en souligner les points essentiels, mais vouloir absolument énoncer tout ce qu'il est possible de dire sur la totalité d'un texte est-il la démarche la plus valable? C'est, en tout cas, ce que l'on recommande généralement aux étudiants de ne surtout pas faire. Néanmoins force est de reconnaître que cette façon de procéder est aujourd'hui à la mode (nous le constatons dans ce même volume de la *R.É.L.* à propos d'une édition d'Ausone); il faut sans doute en prendre son parti. Au demeurant, M. ZIMMERMAN reconnaît volontiers, dans sa Préface, que son introduction et son commentaire « have become rather voluminous », mais justifie le fait en faisant valoir que le livre X, en dépit de son importance dans la trame romanesque, a été jusqu'ici beaucoup moins étudié que les autres. Quoi qu'il en soit, on ne peut que louer l'extrême richesse de ce commentaire, qui ne laisse dans l'ombre aucun aspect du texte, quitte à expliquer parfois ce qui n'a pas (ou a à peine) besoin de l'être. Ce livre sera, par conséquent, un « incontournable » des études apuléiennes. Non moins riche est la bibliographie, qui ne présente aucune lacune notable (plus de 600 titres y sont mentionnés), et fort utiles les deux *indices* (*rerum* et *nominum*). On notera enfin la présence de trois Appendices intéressants, dont le second, consacré aux huit lignes, désignées par l'expression *spurcum additamentum*, que présente le manuscrit ϕ en marge du chapitre 21 et que tous les éditeurs relèguent dans l'apparat critique, soulève une intrigante question : décrivant avec précision les gâteries manuelles prodiguées à l'âne Lucius par la *pulchra mulier* corinthienne qui a fait de lui son partenaire nocturne, ces lignes franchement pornographiques doivent-elles être attribuées à Apulée lui-même (comme l'ont soutenu quelques philologues), ou ont-elles un autre auteur que lui et, dans ce cas, peut-il s'agir d'un Ancien (MAZZARINO y décelait un fragment de Sisenna) ou faut-il y voir l'addition d'un copiste médiéval? C'est cette dernière hypothèse que retient, sans doute à juste titre, M. ZIMMERMAN — mais sait-on jamais?

René MARTIN.

D. MAGNUS AUSONIUS, *Mosella*. Mit Texten von Symmachus und Venantius Fortunatus. Lateinisch/Deutsch. Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Otto SCHÖNBERGER : Stuttgart, Philip Reclam junior, 2000, 111 pages.

Pour la somme dérisoire de 5 DM, c'est-à-dire moins de 20 F., voici un opuscule édité dans une célèbre collection allemande « de poche », qui offre au public

d'outre-Rhin bien des richesses en 111 pages d'une typographie serrée. Selon l'usage germanique le plus fréquent, la « préface » est en fait un « Nachwort », et le texte vient tout d'abord. Un texte naturellement sans apparat critique, car il ne s'agit pas ici d'un ouvrage d'érudition, et qui, fondé (d'après la p. 55) sur les éditions antérieures, et singulièrement celle de R. P. H. GREEN (Oxford, 1991), ne permet pas d'apprécier les apports personnels d'O. SCHÖNBERGER. En regard est placée une traduction généralement précise, puis viennent, selon la même disposition, la lettre 1, 14 de Symmaque à Ausone et les poèmes 3, 12, 3, 13 et 10, 9 (pourquoi ne pas y avoir joint 6, 8?) de Fortunat — tous textes intéressants pour la « réception » de la *Moselle*, comme l'avait déjà vu C. HOSIUS dans son édition du début du siècle, qui cependant se contentait d'annoter ces poèmes. Viennent ensuite 30 pages environ de notes en petits caractères, agrémentées de cartes et gravures, qui indiquent le découpage du texte en sections successives, et dans ce cadre en commentent presque chaque vers. L'accent est surtout mis sur les aspects référentiels du poème, l'étude de son esthétique se limitant à des parallèles; du moins y a-t-il là beaucoup de données utiles, non point érudites mais précises, même s'il y trouve telle curiosité (où se situe « Charpeigne » (p. 82, n. au v. 454) entre Toul et Pont-à-Mousson? S'agirait-il de Scarpone, l'actuel Dieulouard?). Après quoi on lira 20 pages de « Nachwort », qui présentent de façon très classique l'auteur et son œuvre en leur temps, la région de la Moselle et de Trèves dans l'Antiquité tardive, le poème d'Ausone (une référence à l'article important de J. FONTAINE, dans les 23e *Entretiens de la Fondation Hardt* en 1977, sur le mélange des genres justement évoqué p. 94, eût été en ce lieu bien venue, à mon sens), ses modèles, sa construction, son écriture, sa postérité (mais Fortunat écrit quelque 200 ans, et non 100 (p. 102), après le chantre bordelais de la Moselle), sa transmission, ses éditions et ses traductions (surtout en allemand). L'ouvrage se conclut par 4 pages de bibliographie bien choisie, même si la production française n'y occupe que peu de place. Si l'on ne lui demande pas plus que ce qu'il prétend offrir, ce petit livre bon marché rendra bien des services aux amateurs de poésie latine tardive.

Vincent ZARINI.

DECIMO MAGNO AUSONIO, *Ordo urbium nobilium*. Introduzione, testo critico, traduzione e note di commento a cura di Lucia DI SALVO : Napoli, Loffredo editore, 2000, 341 pages.

L'œuvre d'Ausone se compose, comme chacun sait, d'un grand nombre d'opuscules, parfois très brefs; elle se prête donc tout naturellement à un découpage en tranches, donnant matière à autant d'éditions partielles qu'elle comporte de titres. C'est à ce phénomène que l'on assiste actuellement, après les diverses éditions globales du corpus ausonien procurées successivement par PEIPER, EVELYN WHITE, PASTORINO, PRETE et GREEN. C'est ainsi qu'ont vu le jour, coup sur coup, une édition séparée des *Epistulae* (Venise, 1995), une du *Technopaegnion* (Bologne, 1996), une de la *Commemoratio professorum Burdigalensium* (Florence, 1996) et une des *Parentalia*, (Bruxelles, 1997); que l'on en annonce une des *Epigrammata*, à paraître à Londres chez Duckworth; et que vient d'être publiée à Naples la présente édition de l'*Ordo urbium nobilium*. Le trait commun de ces éditions est évidemment leur extrême minutie, qui par une sorte d'émulation augmente de volume en volume. Le seul commentaire du *Technopaegnion* totalisait 166 pages

pour 13 de texte (209 vers), elles-mêmes précédées d'une introduction de 38 pages et d'une bibliographie de 8; ce record est désormais battu: le commentaire de l'*Ordo* en occupe 123 (d'une typographie particulièrement dense) pour seulement 6 de texte (85 vers), précédées de 90 pages d'introduction (dont 60 consacrées à la tradition manuscrite) et 17 de bibliographie, le tout étant complété par près de 70 pages d'*indices* divers et variés. Devant une telle prolifération du métatexte, on ne peut s'empêcher de rêver (soit dit *cum grano salis*) aux quelque 300 pages de commentaire que ne manqueront pas de susciter tôt ou tard les 39 vers de *Bissula*... Plus sérieusement, constatons qu'il est difficile d'aller plus loin dans la *scrutatio* d'un texte, et que, dès lors, ce véritable examen au microscope de l'*opusculum* ausonien n'offre guère de prise à la critique. L'introduction proprement dite présente, sous tous ses aspects, la problématique de l'*operetta*: genre littéraire, modèles, datation et actualité, aspects littéraires et idéologiques, réception, enfin questions de style, de langue et de métrique; il en ressort notamment que l'*Ordo*, sans doute écrit par Ausone après son retour à Bordeaux et durant ses années de retraite, n'est probablement pas l'ouvrage scolaire ou didactique que l'on a souvent voulu y voir, mais exprime les sentiments profond d'un poète « citoyen de trois patries »: Rome, la Gaule et Bordeaux — pourquoi pas? L'étude de la tradition manuscrite, particulièrement minutieuse, conduit l'éditrice à affirmer, en conclusion, sa volonté de maintenir « dans les limites du possible » le texte transmis, sans s'interdire toutefois quelques conjectures personnelles; mais elle reconnaît avec sagesse que, plus encore qu'un renouvellement d'un texte déjà tant de fois édité, elle s'est proposé d'offrir au lecteur un commentaire détaillé de l'*Ordo*, en prenant pour modèles les éditions partielles signalées ci-dessus. De fait, la richesse de ce commentaire est exceptionnelle: chacun des 85 vers a droit à une notice exhaustive qui atteint le plus souvent et parfois dépasse une page entière, de sorte que c'est à une « explication de texte » en bonne et due forme que nous avons l'impression d'assister; les moindres problèmes, aussi bien historiques que littéraires, grammaticaux et textuels, y sont traités avec une rigueur et une précision dignes de tous les éloges, et il ne semble pas excessif d'affirmer que désormais, sur l'*Ordo*, « tout est dit » une fois pour toutes — plaignons le professeur qui voudra faire preuve d'originalité en expliquant cette œuvre à ses étudiants! Ajoutons à cela que le texte (assorti bien entendu d'un apparat critique, positif et à tous égards irréprochable) est accompagné d'une traduction, ce qui constitue une nette supériorité par rapport à tant d'autres éditions. Bref, ce travail peut être considéré comme exemplaire. Mais d'une exemplarité quelque peu théorique, car, à moins de les « saucissonner » systématiquement, on ne voit guère qu'il soit possible de faire bénéficier l'ensemble des œuvres de la littérature latine de commentaires à ce point exhaustifs. Et puis, alors que tant de textes (tardifs et médiévaux) attendent encore leur première édition commentée, est-ce le plus urgent?

René MARTIN.

Michele CUTINO, *Licentii Carmen ad Augustinum. Introduzione, testo, traduzione e commento*, Centro di studi sull'antico Cristianesimo (Saggi e testi classici, cristiani e medievali, n° 13): Università di Catania, 2000, 227 pages.

Un certain Licentius n'est pas inconnu des familiers de l'œuvre de saint Augustin, en dehors même de l'épître versifiée qu'il lui adresse en 395 pour dire

son incapacité à comprendre Varron et pour lui demander une copie du *De musica*. Fils de Romanianus, le bienfaiteur d'Augustin, apparenté à Alypius, son « frère de coeur », condisciple puis disciple (il fut à Cassiciacum en 386), converti en même temps que lui, ce membre distingué de l'*intelligentsia* de Thagaste avait tout pour faire partie du premier cercle des amis de l'évêque africain. Ses qualités d'intelligence et de culture lui avaient valu d'être choisi comme interlocuteur du maître dans le *Contra academicos*, dans le *De uita beata*, dans le *De ordine*. Mais un autre trait du caractère de Licentius devait rapprocher Augustin de son ami : l'amour de la poésie. Pour Augustin et les Chrétiens cultivés de son temps, la pratique de la poésie donnait inévitablement lieu à des débats, qu'on peut deviner passionnés, non seulement sur la légitimité de l'acte poétique pour un Chrétien, mais encore sur des questions aussi essentielles que son rapport au monde, à la beauté, à la vérité, sa relation à Dieu, son salut. Aussi n'est-ce peut-être pas un hasard si c'est à l'intérieur même d'une lettre de haute spiritualité, où Augustin engage Licentius à s'amender (*epist.* 26), que figure *in extenso* un poème de 154 hexamètres envoyé au maître par celui que ce dernier qualifie ailleurs, dans une formule affectueuse et malicieusement emphatique, de *poeta paene perfectus* (*c. acad.* 2, 3, 7). Œuvre mineure, peu étudiée (une monographie due à M. ZELZNER en 1915, un article de G. BARDY en 1954), jugée sans aménité, le *carmen ad Augustinum* de Licentius a été édité en 1991 par D. SHANZER (*R.E.Aug.*, 27, p. 110-143). Il méritait qu'on lui consacrât une monographie fouillée, qui permît au moins d'apporter une pièce, fût-elle modeste, au dossier du grand débat entre culture séculière et spiritualité chrétienne à la fin du IV^e^ siècle, et de connaître de façon un peu plus précise l'environnement amical, intellectuel, culturel d'Augustin lui-même. Grâce à M. CUTINO, et au *Centro* de Catane auquel les spécialistes du christianisme ancien doivent tant, cette lacune vient d'être heureusement comblée.

« Le poète Licentius dans les *Dialogues* d'Augustin » — ou la culture au cœur du débat Licentius / Augustin (chap. I) ; « La signification du *carmen* » — ou la crise existentielle vécue par le poète neuf ans après Cassiciacum (chap. II) ; « L'environnement historique du *carmen* » — Claudien, Paulin de Nole et Licentius (chap. III) ; « Les aspects formels de la composition » (chap. IV) ; « L'histoire du texte » (chap. V) : une vaste introduction de 91 pages traite de manière complète, méthodique, avec l'appui d'une bibliographie pertinente (on regrettera en passant que les références à des titres d'études françaises soient trop souvent défigurées par des fautes) tout ce qui doit servir à l'intelligence du texte. L'adhésion du lecteur est presque toujours complète ; on aurait seulement souhaité un peu plus de prudence dans le maniement des statistiques concernant la métrique (p. 73-75) : on ne rapprochera pas sans risques, à cet égard, un poème de 154 vers de l'œuvre ovidienne, et il est bien hasardeux de parler de l'*usus scribendi* de Licentius (p. 121, note au v. 23) !

Passons sur la traduction italienne, précise et élégante — même si on n'acceptera pas sans réticences que *profundus* soit traduit par « eccelso » dans le premier vers (*Arcanum Varronis iter scrutando profundi*) —, et venons-en au commentaire (p. 107-192). M. CUTINO y fait flèche de tout bois, multipliant à bon escient analyses, explications sur l'établissement du texte (p. 115), rapprochements avec des auteurs anciens ou contemporains, chrétiens comme profanes. Là où le bat blesse, c'est que, dans ce dernier domaine, une foule d'emprunts, de réminiscences, de parallèles avec des écrivains contemporains ou ultérieurs n'ont pas été pris en compte. La clausule *compendia tanti*, au v. 5, est empruntée à Calpurnius (5, 36) ; au v. suivant, l'expression énigmatique *sacrosque adtingere sensus* consone

avec *sacro notescere sensu* (Marius Victorius, *Alethia*, 2, 183) ; *puluere formas*, au v. 11, vient de Silius Italicus (15, 677) et ce n'est pas de Juvénal (13, 227-228), mais du même Silius — *nimium curis grauioribus aeuum* (11, 585) — qu'il faut rapprocher *nimium curis grauioribus angor* au v. 22. On pourrait multiplier des remarques de ce genre. Il est regrettable que dans une monographie comme celle que vient de nous donner M. CUTINO, qui plus est lorsqu'il s'agit d'un texte aussi court, un bilan exhaustif n'ait pas été fait concernant la culture du poète : grâce aux travaux du CETEDOC, au CD-ROM *Poesis*, nous disposons aujourd'hui de moyens efficaces pour mener une enquête aussi complète que possible, même si tout le grain ainsi récolté n'est pas à moudre... Cette réserve ne doit pas amoindrir l'estime que mérite le beau travail de M. CUTINO. Si Licentius est un petit poète, c'est grâce à des études artisanales (le mot est pris en bonne part) comme la sienne que notre connaissance d'une époque et de ses plus grands noms peut progresser : *ad maiora per minora* !

Jean-Michel POINSOTTE.

Versus Maximiani. Der Elegienzyklus textkritisch herausgegeben, übersetzt und neu interpretiert von Chr. SANDQUIST OEBERG (*Studia Latina Stockholmiensia*, XLIII) : Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1999, 205 pages.

De ces poèmes appréciés au Moyen Âge, comme l'attestent les quelque 50 manuscrits européens qui nous les ont conservés entre le IX^e^ et le XVI^e^ siècle, et maintes fois édités ensuite, Chr. SANDQUIST OEBERG donne ici une nouvelle édition, issue de sa thèse de Doctorat de l'université de Stockholm soutenue en 1999, et dont l'intérêt tient essentiellement, de l'avis de l'auteur lui-même, à une lecture personnelle de ces manuscrits, ainsi qu'à l'élaboration d'une traduction allemande, après celle que D. GUARDALBEN a procurée en italien, en 1993, mais dont elle dit n'avoir pu disposer.

L'introduction, de 80 pages environ, propose un état de la question et une mise au point sur l'identité de l'auteur, la composition du cycle des élégies (une notion à laquelle l'éditrice tient manifestement beaucoup ; aussi numérote-t-elle en continu les vers des six poèmes successifs), l'emploi des personnes, les considérations sur la vieillesse, les exclamations, le problème de la datation (autour de 539 : cf. p. 36), la distinction à opérer entre l'auteur (anonyme) et le personnage (Maximien dit l'Étrusque), avec différentes identifications envisageables pour ce dernier — tous deux cependant, pour Chr. SANDQUIST OEBERG, « doivent être assurément recherchés dans le cercle des fins lettrés de la première moitié du VI^e^ siècle » (p. 45), et le texte ne serait pas l'autobiographie d'un vieillard, ni un écrit pédagogique pour de jeunes moines, mais « une invective subtile en forme d'élégie, un poème satirique qui, à maints égards, laisse affleurer la parodie dans son exécution » (*ibid.*) : on voit par là que l'éditrice ne reprend pas à son compte les hypothèses de datation et d'interprétation de Chr. RATKOWITSCH dans son *Maximianus amat* de 1986 (Wien). Les vers 1, 1 et 6, 1, en début et en fin de cycle, seraient une apostrophe de l'auteur au personnage, décrit comme un vieillard caduc par des termes abstraits (*senectus* pour *senex* et *aetas* pour *annosus*, en quelque sorte) : un être qui, sous le pseudonyme de Maximien, pourrait avoir été son rival ou son adversaire politique dans l'Italie ostrogothique (p. 41) ; et l'éditrice de suggérer alors Cassiodore (p. 43-44), en fonction d'indices intéressants,

mais aussi de préciser sagement qu'il ne s'agit là que d'une supposition. De toute façon, nous sommes ici en présence d'un texte qui donne bien de la tablature dès qu'on veut passer de la littérature à la réalité, un peu comme pour, toute proportion gardée, le *Satiricon* de Pétrone. Et sans doute est-ce le point faible de cette introduction que de se concentrer, pour ses 40 premières pages, sur ce qui nous restera probablement à tout jamais obscur, et n'est de toute façon pas essentiel, sans dire par ailleurs un mot (sauf, et brièvement, pour les questions de composition en cycle) des aspects littéraires, linguistiques ou métriques du texte, non plus que sur le très étrange rapport au corps qui s'y manifeste, compte tenu de son époque de rédaction et des problèmes que pose alors le sujet, comme l'a montré par exemple un P. BROWN jamais évoqué ici.

La seconde moitié de l'introduction (ch. 7 sq.) est consacrée à la transmission du texte, et tel est l'apport le plus considérable de ce livre, avec une longue présentation et une description soignée des manuscrits; l'éditrice en a d'ailleurs elle-même découvert un nouveau, des XIV^e^-XV^e^ siècles, conservé à Berlin, mais cette anthologie offre un texte très corrompu et lacuneux. Leur forte contamination interdit de remonter à un archétype commun (p. 86), mais permet seulement de proposer un classement plus qu'un *stemma* (p. 83), l'éditrice ayant sur ce point des vues différentes de celles de W. SCHETTER. Le texte devra donc être établi de manière éclectique; l'orthographe et la ponctuation en ont été uniformisées, et les lettres *u* et *v* distinguées par commodité (p. 86).

L'apparat semi-positif, très riche (30 pages en petits caractères; les *orthographica* y sont inclus), est rejeté en fin de volume, après le texte et la traduction en vis-à-vis, puis un « commentaire » fort bref, essentiellement fait de critique textuelle, et dont on peut ne pas partager toutes les options: ainsi le *color* donné par les *mss* en 3, 20 ne me semble-t-il pas appeler nécessairement la correction de BAEHRENS *calor*, si séduisante soit-elle (p. 146); en revanche, la transposition à la fin de la pièce 5 des v. 11-12 de l'élégie 6 est effectivement tentante, quoique hardie (p. 152). La traduction allemande n'affiche ouvertement aucune prétention littéraire, mais seulement le souci d'une restitution précise de la langue et de l'idiome de l'auteur (p. 10); disposée en stiques, elle aplatit parfois un peu l'expression (*Venus* en 3, 7 = « Leidenschaft », p. 117, par ex.), et estompe souvent les temps verbaux; elle ne rend pas toujours les répétitions et jeux de mots (en 3, 68 avec *impius/pius*, en 6, 4 avec *crimina/crimen*...), et en crée inversement quelquefois de toute pièce (« erlaubt wird das Unerlaubte wertlos », p. 121, pour *permissum fit uile nefas* en 3, 77...). Elle est néanmoins utile, comme l'est le « Quellenapparat » des p. 184 sq., que l'exploitation d'un CDRom non mentionné (*Poesis*?) a censément permis de rendre plus complet que les précédents; malheureusement, ces sources sont livrées sans commentaire, et si, en 5, 87 (*mentula festorum cultrix operosa dierum*), on trouve bien le renvoi attendu à Ov., *Fast.* 1, 101 et 3, 177, c'est sans un mot sur cette très savoureuse récriture. Et comme on a vu que le « commentaire » se bornait pratiquement à la critique textuelle, sans égard pour le fond ou la forme des élégies en général, on voit que le recours au commentaire de Fr. SPALTENSTEIN (Rome, 1983) ou à l'ouvrage, même contestable, de Chr RATKOWITSCH évoqué plus haut, reste de rigueur pour qui veut comprendre cette poésie. Quant aux quatre pages de bibliographie qui concluent le livre (Éditions/Études), elles m'ont semblé exhaustives sur Maximien, mais sont fort pauvres en études littéraires sur la latinité tardive en général. On mesure ainsi combien la présente publication servira les recherches maximiennes sous l'aspect

textuel essentiellement, et il faut espérer que l'édition annoncée aux Belles Lettres comblera des lacunes qui laissent ici le lecteur quelque peu sur sa faim.

Vincent ZARINI.

Rosa Maria D'ANGELO, *Carmen de figuris vel schematibus. Introduzione, testo critico e commento* : Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 2001, 178 pages.

L'édition du texte est sans traduction. Un commentaire et des notes linéaires en explicitent le contenu. Une introduction fournie explique l'histoire du texte et de sa tradition manuscrite, expose les caractères généraux du *carmen*, la tradition littéraire et les innovations, en établit la chronologie et réfléchit sur l'auteur. Enfin le chapitre IV insiste sur une exégèse moderne qui se situe entre la philologie et l'histoire. Au terme de l'ouvrage on trouve une bibliographe détaillée, un index analytique ainsi que deux *indices* des auteurs modernes et des lieux cités. Dans la tradition des *Artes*, ce *carmen* expose en hexamètres regroupés par trois des *schemata dianoeas et lexeos* limités à des figures de discours. Alors que le texte s'ouvre sur la notion de *in lexi schemata* et se poursuit avec trois 'tercets' consacrés aux subdivisions canoniques d'une phrase oratoire modèle (*comma*, *colon*, *periodos*), suivent des définitions de faits figurés — sorte de lemmes illustrés par une citation. Sont ainsi définies les figures suivantes, précédées d'un titre grec : anaclase, antimétabole, *differitas* (= αλλοίωσις), antithèse, *redditio* (= αἰτιολογία), épanaphore, épiphore, *communio* (= κοινότης), anadiplose, brachylogie, diaphore, polysyndète, asyndète, διερ'ριμμένον, percussio (= ἐπιτροχασμός), épiplokè, épanalepse, épanorthose, épitrope, *intersertio* (= ἐπιφωνούμενον), *exclamatio* (= ἐμπεκφρώνησις), isocolon, μερισμός, métabase, métaphrase, *declinatio* (ἔκκλισις), *definitio* (= ὁρισμός), homéotéleute, homéoptote, polyptote, paronomase, *subnexio* (= προσαπόδοσις), *subdistinctio* (= παραδιαστολὴ), parenthèse, *suffessio* (= παρομολογία), prolepse, παρόμοιον, *inreticentia* (= παρρησία), protase, πάντα πρὸς πάντα, *coniunctio* (= συναθροισμός), *conciliatio* (= συνοικείωσις), tricolon, *correctio* (= ἐπιτίμησις), (= προϋπάντησις), anastrophe, hyperbate, *exaduersio* (= ἀντεναντίωσις), zeugme, métabole, hypallage, ellipse, pléonasme, périphrase, προσδιασάφησις. L'énumération hétéroclite des termes, pour certains non classiques, voire difficilement traduisibles, laisse apercevoir une théorisation marginale, voire tardive, que le commentaire met bien en évidence.

J. DANGEL.

Histoire littéraire.

Jürgen Paul SCHWINDT, *Prolegomena zu einer « Phänomenologie » der römischen Literaturgeschichtsschreibung — Von den Anfängen bis Quintilian* (= *Hypomnemata* CXXX) : Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2000, 249 pages.

Parmi les travaux sur la critique littéraire romaine, la monographie de Jürgen Paul SCHWINDT occupera — en dépit du pédantisme pseudo-philosophique de son titre — une place de choix.